



**Rhétorique de l'horreur chez Senécal : stratégies de manipulation pathémique
et
Le Regard de l'Âme**

Par Roxanne Bouchard

**Mémoire présenté à l'Université du Québec à Chicoutimi comme exigence partielle de la maîtrise en
lettres offerte conjointement par l'Université du Québec à Chicoutimi, l'Université du Québec à
Rimouski et l'Université du Québec à Trois-Rivières**

Québec, Canada

© Roxanne Bouchard, 2021

« L'horreur est humaine¹. »

(Coluche)

¹ COLUCHE. *L'Horreur est humaine*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafond, 2016, 223 p.

RÉSUMÉ

Tous les textes sont constitués de divers procédés dans le but de donner l'envie au lecteur de tourner les pages : que ce soit un drame, une comédie, un texte classique, ou même plus largement, une fiction ou un documentaire. Le but premier des écrits étant d'être lus, ils se doivent d'accrocher un lectorat, sinon à quoi bon exister? De fait, beaucoup de genres littéraires ont été étudiés afin de les décortiquer un élément à la fois, mais dans tout ce qui est disponible, l'horreur est mise de côté. Le présent mémoire se veut de changer cet état de fait; nous y verrons l'un des textes de Patrick Senécal, un auteur qui s'attarde notamment sur la noirceur qui s'installe au cœur de l'homme.

Dans *Contre Dieu*, l'auteur utilise nombre de stratégies afin de créer un univers pathémique, mais aussi, afin de créer un lien entre le lecteur et le texte. Nous verrons que l'utilisation de valeurs collectivement partagées fait partie de ces procédés et plus particulièrement à travers la destruction d'un amour et d'un bonheur réciproques. Cette disparition du rêve américain participe à l'exploitation des peurs profondes du lectorat ce qui provoque chez lui une implication sous-jacente au sein même du texte. Nous verrons toutefois que cette même implication est conditionnelle à la présence d'un lecteur modèle capable d'être interpellé émotionnellement par ce qu'il lit afin de participer, d'une certaine manière, au fonctionnement même du texte.

Pour ce qui est de la partie création du présent mémoire, le but en est de tenter d'utiliser certains des procédés mis au jour par l'étude, d'une part, mais aussi de trouver des moyens différents, ou même parfois contraires, afin de démontrer que les méthodes utilisées par Senécal ne sont pas les seules possibles dans le cadre du texte d'horreur. Et malgré un type d'horreur quelque peu différent, le but reste tout de même de s'approprier les émotions du lecteur, au moins le temps de quelques pages.

Le Regard de l'Âme raconte la quête d'un chasseur à la recherche de la plus belle des lumières : celle qui apparaît lorsque s'échappe le dernier souffle de vie. Le fauve cherche la proie idéale, prédateur affamé de chair fraîche et d'une lueur qui le ramènera à une autre réalité, alors que le monde n'est pour lui que ténèbres depuis trop longtemps : jeune garçon privé de la tendresse d'une mère et propulsé dans un univers de douleur et de sang.

TABLE DES MATIÈRES

1- RÉSUMÉ	IV
2- TABLE DES MATIÈRES	V
3- REMERCIEMENTS	VI
4- INTRODUCTION	1
5- CHAPITRE 1 : BASES ET DÉFINITIONS	6
A) RÉSUMÉ DE L'ŒUVRE À L'ÉTUDE, HORREUR PSYCHOLOGIQUE ET VISION DE L'AUTEUR	7
B) PROBLÉMATISATION DISCURSIVE DE L'ÉMOTION ET EFFET PATHÉMIQUE	13
6- CHAPITRE 2 : CRÉATION D'UN UNIVERS PATHÉMIQUE	18
A) EXPLOITATION DES PEURS PROFONDES ET RÊVE AMÉRICAIN	19
B) LECTEUR CIBLE/MODÈLE	26
7- CHAPITRE 3 : FORME/CONSTRUCTION DU TEXTE/PROCÉDÉS TEXTUELS	30
A) ADRESSE/TU/NARRATION	31
B) PONCTUATION/SINCÉRITÉ/RYTHME	36
8- CONCLUSION	44
9- BIBLIOGRAPHIE	48
10- ANNEXE	50
11- <i>LE REGARD DE L'ÂME</i>	60
CHAPITRE 1 : LA COLLECTION	61
CHAPITRE 2 : JEUX D'ENFANTS	64
CHAPITRE 3 : TRAVAIL	67
CHAPITRE 4 : LYLIE	72
CHAPITRE 5 : MAUVAISE NOUVELLE	75
CHAPITRE 6 : LA CHASSE	78
CHAPITRE 7 : LYLIE	82
CHAPITRE 8 : BONHEUR EN PÉRIL	85
CHAPITRE 9 : LUEURS NOCTURNES	90
CHAPITRE 10 : RÊVE	97
CHAPITRE 11 : LA VISITE	100
CHAPITRE 12 : EFFET DE SURPRISE	105
CHAPITRE 13 : JOUR D'ÉCOLE	111
CHAPITRE 14 : PREMIER RENDEZ-VOUS	115
CHAPITRE 15 : APPEL TANT ATTENDU	122
CHAPITRE 16 : ROMANCE	126
CHAPITRE 17 : AMÈRE COÏNCIDENCE	130
CHAPITRE 18 : LA FIN D'UN RÈGNE	132
CHAPITRE 19 : FINAL	139

REMERCIEMENTS

Un immense merci à mon directeur de recherche, Monsieur Luc Vaillancourt, qui a répondu avec patience aux millions de questions qui ont inondé sa boîte courriel en permanence tout au long de la rédaction de ce mémoire : je n'y serais jamais arrivée sans vos conseils avisés!

Merci aussi à ma famille, qui m'a appuyée et encouragée tout au long de mes études : ce fut long et ardu, mais j'avais votre amour pour continuer malgré les embûches!

Merci à mes « lettreux » préférés, auprès de qui j'ai pu me plaindre parfois, mais avec qui j'ai aussi partagé des moments épiques qui resteront gravés dans ma mémoire pour toujours : vous êtes des machines!

Merci à Amélie pour son indéfectible soutien face à ce parcours du combattant qu'a été mon retour aux études après quinze ans de pause : tu es une lumière dans ma vie, mon amie!

Et finalement, merci à l'amour de ma vie, Alexandre Violette, de m'avoir poussée à terminer ce mémoire, parfois malgré moi, en m'encourageant au mieux et en me donnant parfois le coup de pied nécessaire pour me forcer à avancer : sans toi j'aurais abandonné depuis longtemps, je t'aime de tout mon cœur mon *Nours*!

INTRODUCTION

Comme le disait si bien Coluche, « l'horreur est humaine² ». Ainsi, le monstre hypothétique caché sous le lit de l'enfant est à envisager comme emblématique de cette part de noirceur qui se cache au fond de tout être humain, attendant le moment ou la circonstance qui la fera émerger et prendre le dessus sur lui. D'ailleurs, le motif de la monstruosité est amplement exploré dans les romans d'horreur, à des moments et à des niveaux différents. Certains auteurs ne font que l'effleurer, d'autres, eux, s'y attachent avec entêtement pour exposer chaque parcelle de cette pulsion perverse qui réside en chacun. Parmi les auteurs d'horreur qui s'adonnent à cette immersion dans ce que nous appellerons « la noirceur humaine³ », Patrick Senécal se pose en maître⁴. En effet, la plupart de ses œuvres s'articulent autour de cette idée de noirceur, de ce qui la pousse à se montrer au grand jour, de ce qui l'amène à s'imposer en reine sur le monde de la conscience. Mais une

² COLUCHE. *L'Horreur est humaine*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafond, 2016, 223 p.

³ Notion qui sera explicitée plus loin.

⁴ Nous verrons, dans le premier chapitre, qu'il affectionne particulièrement ce type d'horreur.

question reste à résoudre : qu'est-ce qui peut bien inciter le lecteur à poursuivre la lecture de pages horribles, sanglantes, dérangeantes et difficiles, lorsqu'elles impliquent plus ou moins explicitement que cette même noirceur est susceptible de surgir si l'on y met la bonne dose de douleur ou de malheur...

Comment l'auteur parvient-il à induire l'effroi chez son lecteur? Plus encore, qu'est-ce qui atteint ce dernier avec tant de force dans ce type d'écrits, si ce n'est la crainte de reconnaître quelque chose de plus profond en lui-même? Voilà la question à laquelle nous tenterons de répondre : comment l'auteur arrive-t-il à garder l'attention de son lecteur, à lui faire ressentir exactement ce qu'il tente de lui communiquer, à l'entraîner dans les tréfonds de sa noirceur? Nous nous pencherons donc sur la mise à profit rhétorique de l'horreur chez Senécal, aspect qui semble avoir été négligé jusqu'à présent, au profit de la dimension psychologique, voire psychanalytique. En effet, peu d'écrits tentent d'explicitier le fonctionnement rhétorique de ce type de textes, souvent boudé dans le milieu littéraire parce que considéré comme relevant de la paralittérature. Nous essaierons donc de creuser le sujet plus avant, afin d'éclairer l'engouement pour ce type d'œuvre et, surtout, pour comprendre son *modus operandi*. Nous nous pencherons sur les stratégies pathémiques à l'œuvre dans *Contre Dieu* de Patrick Senécal⁵. Cet auteur est particulièrement prolifique dans le domaine de l'horreur et il nous offre, ce faisant, l'occasion d'analyser plus avant l'un de ses textes, qui est, selon nous, réellement représentatif de la noirceur humaine, ce qui nous permet, à l'aide de la théorie relative au pathos, d'explicitier le fonctionnement du texte d'horreur. De plus, Senécal nous offre une très vaste panoplie de méthodes d'écriture

⁵ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, 107 p.

et de procédés pathémiques⁶, ce qui cadre bien avec notre hypothèse de recherche, puisque c'est exactement ce sur quoi nous nous questionnerons.

Par quels procédés arrive-t-il à garder son lecteur attentif et à le pousser à continuer à lire alors même que ce qui est exposé est sanglant, horrible, et surtout, à la limite du supportable? Nous pensons que la réponse se trouve à l'intérieur même des textes. En effet, grâce à une écriture particulière, à des dispositifs pathémiques prédisposant le lecteur à « se comparer », dirons-nous, aux différents héros des textes et à se questionner sur ce qu'il aurait fait à la place de ceux-ci, grâce à des méthodes qui l'incitent à compatir avec les personnages et à s'y identifier, notamment dans le texte à l'étude, où le héros pourrait être n'importe qui et où le narrateur utilise l'adresse, l'auteur entraîne le lecteur toujours plus avant dans le texte, jusqu'à le laisser presque essoufflé, lorsque le texte l'entraîne trop rapidement. Nous nous pencherons sur plusieurs des techniques utilisées par Senécal pour garder son lecteur en haleine. Par la suite, nous exploiterons les mêmes procédés afin d'écrire un texte d'horreur basé, lui aussi, sur la noirceur humaine qui surgit de l'être humain et sur l'aspect pathétique de la situation.

Nous nous baserons finalement sur ce qui aura été mis au jour dans le volet théorique, afin de mettre en pratique les stratégies pathémiques les plus efficaces dans la création d'un texte d'horreur. Le lien entre les deux volets sera donc clairement établi puisque nous puiserons dans la théorie, le tout, dans le but de « faire ressentir » l'horreur au lecteur de l'œuvre originale. Les principaux objectifs de la recherche sont de démontrer de quelles manières le texte d'horreur opère afin de susciter les émotions souhaitées. En effet,

⁶ Que nous comprendrons plus amplement dans les chapitres 2 et 3.

ce type de texte appelle certaines émotions : que ce soit de la tristesse, de la pitié, de l'horreur, du dégoût, de la compassion, etc. Il faut donc comprendre comment les différents éléments étudiés contribuent à affecter la personne qui tourne les pages.

En ce qui a trait à la partie création, certains des différents éléments trouvés dans la recherche serviront à mettre en pratique cet appel aux sentiments qui est constamment déployé par le texte d'horreur. Nous inviterons donc le lecteur à assister à tout ce qui suivra, tout en le préparant au fait que ce qui sera exposé sera difficile et violent.

Le but de ce mémoire-crédation est donc de décortiquer les différentes méthodes mises en œuvre afin de faire fonctionner le texte d'horreur, et de les appliquer ensuite. Nous tenterons, par exploration de ce qui aura été observé chez Senécal de comprendre ce type d'œuvre, de découvrir ce qui lui permet d'atteindre son lectorat et de l'ensorceler, pourrions-nous dire, dès lors que ce même lectorat est prêt à entrer « dans le jeu » et à s'investir dans le fonctionnement de celui-ci.

DÉVELOPPEMENT

CHAPITRE 1

BASES ET DÉFINITIONS

Si la base est solide, la maison est solide⁷. En effet, à toute construction il faut une base si l'on veut pouvoir bâtir du solide et, dans la mesure où il faut bien comprendre le texte en lui-même, nous explorerons dans ce premier chapitre les fondations de *Contre Dieu* de Patrick Senécal. Cette œuvre de fiction nous offrant une panoplie de procédés visant à construire un univers pathémique débordant d'éléments appelant l'émotion du lecteur, et ayant une fonction rhétorique importante, il nous incombe de d'abord nous pencher sur les éléments en constituant la base. Nous verrons donc, dans un premier temps,

⁷ Adage tiré du YI-KING

un résumé détaillé de l'œuvre elle-même, ainsi qu'une définition de ce qu'est l'horreur psychologique, en passant par la raison pour laquelle nous avons choisi d'analyser le texte en fonction de ce type d'horreur plutôt qu'un autre. Nous effleurerons brièvement la vision de l'auteur lui-même à propos de la noirceur humaine, pour finir, ensuite, par creuser plus avant sur la problématisation discursive de l'émotion et surtout sur l'effet pathémique des premières pages du texte, qui sont, elles aussi, la base de tout ce qui suivra.

A) Résumé de l'œuvre à l'étude, horreur psychologique et vision de l'auteur.

Parce qu'on ne peut présumer que tout un chacun a lu l'œuvre à l'étude, un résumé détaillé s'impose : Le tout débute avec une simple conversation. Un homme discute au téléphone avec son épouse en visite chez sa mère avec leurs deux jeunes enfants. Cette joyeuse discussion laisse entrevoir un couple heureux, aisé⁸, et rempli d'amour pour ses enfants qui le lui rendent bien. Les amoureux prévoient une belle soirée et se laissent sur la promesse de se retrouver environ une heure plus tard. Malheureusement, ce qui se présente sur le pas de la porte de l'homme est loin d'être aussi agréable. En effet, deux policiers viennent annoncer la mauvaise nouvelle : la petite famille a eu un accident de voiture et il n'y a aucun survivant⁹.

⁸ Annexe 2

⁹ Annexe 1

C'est alors que le personnage principal sombre, incapable de trouver ce qu'il a fait pour mériter une telle douleur. Son incompréhension le mène à cesser de « bien agir » puisque, malgré son comportement exemplaire¹⁰, tout son univers bascule vers un monde d'où la lumière est absente. Il se laisse alors guider par ses plus vils instincts, d'une part pour se rebeller face à un Dieu qui n'a pas sauvé les siens et ne lui a pas épargné cette douleur incommensurable, malgré ses bonnes actions, et d'autre part pour purger cette peine et la faire ressentir aux autres. Nous pouvons suivre chacune de ses pensées, mêlées à sa douleur et à sa rage, qui nous mènent avec lui au plus profond de sa noirceur tout au long du texte.

Sa première réaction est, bien entendu, un abasourdissement total¹¹, accompagné d'un déni qui le pousse à se replier sur lui-même et à s'éloigner de ses proches¹², ce que Senécal qualifie lui-même de manière d'affronter ses ténèbres intérieures : « [c]omme je parle souvent de personnages confrontés à leur propre noirceur, le moyen le plus efficace pour montrer cet affrontement est l'isolement. Quand tu es seul, ou à peu près, avec tes propres ténèbres, tu ne peux pas fuir, et encore moins aller chercher de l'aide¹³. » Le personnage n'a de cesse de se soustraire à la pitié des gens qu'il aimait et qui ont connu feu sa vie harmonieuse¹⁴. Le protagoniste passe rapidement de ce même déni à une colère sans

¹⁰ Annexe 4

¹¹ Annexe 2

¹² Annexe 5

¹³ STFOCH, « Patrick Senécal », dans *Loi 1901*, s.l., Plume libre, 2008, http://www.plume-libre.com/index.php?option=com_content&view=article&id=449&Itemid=7 (page consultée le 15 mai 2021).

¹⁴ Annexe 7

limites qui lui donne envie de rendre tout le monde aussi malheureux que lui¹⁵. Une suite de gestes autodestructeurs le mène ensuite à tout abandonner et à changer de domicile, de connaissances et de vie, tout simplement, mais sans changer pour le mieux, bien au contraire. Après avoir abandonné la maison familiale, il retire tout l'argent qu'il peut sur son compte en banque et prend un petit appartement sale dans l'immeuble d'une femme rencontrée un soir de beuverie : soir soldé par une défaite quant aux plans de débauche sexuelle de l'être détruit qu'il est. Malheureusement, la peine le réunit à cette même femme, qui croit obtenir la rédemption à ses gestes terribles en aidant le pauvre homme. En effet, il découvrira bientôt que c'est elle qui, après une soirée beaucoup trop arrosée, a causé l'accident, et donc la mort, de ce qu'il avait de plus important au monde. La jeune femme ne peut rien contre la colère de l'homme lorsque sa hargne se déchaîne contre elle¹⁶. Il poursuit alors son chemin, tout occupé par sa rage : cette même rage qu'il oriente contre Dieu lui-même¹⁷.

Nous envisagerons, au cours de cette analyse, le texte de *Contre Dieu* comme procédant de l'horreur psychologique, puisque les caractéristiques de l'horreur dite « classique » sont moins représentées dans le texte à l'étude : « Ce genre met souvent en scène des phénomènes surnaturels [et] cherche à susciter chez le lecteur l'angoisse et l'effroi¹⁸. » ; « C'est aussi une forme narrative s'attachant au répulsif et à l'immonde¹⁹ ».

¹⁵ Annexe 7

¹⁶ Annexe 8

¹⁷ Annexe 9

¹⁸ « Horreur », dans *Sensagent*, Paris, Le Parisien, s.d.,
[http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Horreur%20\(litt%C3%A9rature\)/fr-fr/](http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Horreur%20(litt%C3%A9rature)/fr-fr/)
(consulté le 15 mai 2021).

Nous nous pencherons donc plus sur la noirceur humaine montante, puisque, malgré quelques occurrences de sang et de meurtres, *Contre Dieu* est moins axé sur l'aspect fantastique de l'horreur que sur son aspect psychologique.

Nous appelons horreur psychologique le genre littéraire et filmique qui cherche encore à représenter l'abjection de la violation du corps humain de manière extrême et graphique; dans ce cas, le corps humain est violenté par un agent humain, naturel, au lieu d'un être fantastique ou surnaturel²⁰.

Dans ce texte, nous faisons face à des « personnages à l'état psychologique instable²¹ », qui, comme dans la précédente définition, s'adonnent à la violation du corps humain²². Mais toute la différence est là : il ne s'agit pas ici de la violation du corps humain par une bête quelconque, par un monstre hypothétique caché sous le lit, par un *Dracula* de bas étage, au contraire. Il s'agit plutôt de l'action violente d'un être humain détruit, brisé, qui s'insurge contre la vie, contre Dieu lui-même, et qui s'autodétruit, en plus de détruire tout ce qui le touche de près ou de loin. Justement, dans l'horreur psychologique, le texte prend toute sa force dans la hargne des batailles internes qui surviennent lorsque les protagonistes sont mis face à des situations qui font surgir la noirceur tapie aux tréfonds de leur être²³. Dans le cas de *Contre Dieu*, la mort de la petite famille est le moment clef dans le surgissement de la part la plus sombre du personnage principal, puisque c'est à ce

¹⁹ Fabienne SOLDINI, « Le fantastique contemporain, entre horreur et angoisse », *Sociologie de l'Art*, Vol. 1, n° 2, (2003), p.23, <https://www.cairn.info/revue-sociologie-de-l-art-2003-1-page-37.htm>

²⁰ Albert W. HALSALL, *L'Art de convaincre. Le récit pragmatique : rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, éditions Paratexte, 1988, p.160.

²¹ « Horreur psychologique », dans *Stringfixer*, https://stringfixer.com/fr/Psychological_horror_film (consulté le 12 mai 2021).

²² Annexe 10

²³ « Horreur psychologique », dans *Stringfixer*, https://stringfixer.com/fr/Psychological_horror_film (consulté le 12 mai 2021).

moment qu'il perd le contrôle et laisse cette noirceur qui l'habite faire surface, propulsée par la peine et la rage qui le rongent²⁴. En ce qui a trait à la bataille intérieure, il est impossible de ne pas remarquer que le combat entre la noirceur et la lumière est assez infime dans le cœur du veuf, puisque l'homme se baigne volontiers dans ce mal qui gronde en lui : la douleur étant trop forte pour être combattue²⁵. Justement, nous nous intéressons plutôt à l'aspect de l'émergence de la noirceur humaine et de la prise de contrôle de celle-ci sur la vie de l'être humain plutôt qu'à un « banal » meurtrier en séries comme dans certains autres types de textes. *Contre Dieu* illustre la descente aux enfers d'un homme au moment même où la noirceur qui se cache au fond de lui fait peu à peu surface.

Patrick Senécal est d'ailleurs considéré comme étant un maître quand il s'agit de jouer sur la noirceur humaine montante de ses personnages. En effet, il se targue lui-même de préférer ce type d'horreur à un autre : « J'aime beaucoup parler de personnages normaux qui, peu à peu, tombent dans leur propre noirceur. Cela fait peur parce que le lecteur sait que personne n'est à l'abri de cela : nous avons tous nos zones d'ombres et, parfois, elles émergent²⁶... » C'est dire que les textes de Senécal parlent, presque tous, de ce plongeon au sein de la noirceur humaine qui se cache au cœur de chaque être humain, non parce qu'il n'aime pas l'horreur normale, puisqu'il a aussi écrit ce type d'œuvre, mais plutôt parce

²⁴ Annexe 1

²⁵ Annexe 11

²⁶ STFOCH, « Patrick Senécal », dans *Loi 1901*, s.l., Plume libre, 2008, http://www.plume-libre.com/index.php?option=com_content&view=article&id=449&Itemid=7 (page consultée le 15 mai 2021).

qu'il considère que la noirceur humaine est plus réelle, plus éprouvante, et plus effrayante, parce que plausible²⁷.

²⁷ STFOCH, « Patrick Senécal », dans *Loi 1901*, s.l., Plume libre, 2008, http://www.plume-libre.com/index.php?option=com_content&view=article&id=449&Itemid=7 (page consultée le 15 mai 2021).

B) Problématisation discursive de l'émotion et effet pathémique

Dans une étude consacrée à la problématisation discursive de l'émotion, Patrick Charaudeau nous apprend « qu'une représentation peut être dite pathémique lorsqu'elle décrit une situation à propos de laquelle [une] valeur collectivement partagée[e] et donc institué[e] en norme sociale met en cause un actant qui se trouve être bénéficiaire ou victime²⁸ », suscitant un sentiment d'identification qui détermine le ressenti du lecteur en regard de cette même situation. Dans *Contre Dieu*, la vie familiale brusquement interrompue est la situation mettant en avant les valeurs collectivement partagées : la famille et l'amour. En effet, tout un chacun peut aisément s'imaginer perdre tous ses proches du jour au lendemain dans un accident de la route, exactement comme le protagoniste de Senécal perd sa propre famille²⁹. Ce père-victime qui se retrouve subitement seul et dépourvu de toute envie de continuer d'avancer est aisément compréhensible pour un public qui ressent cette même émotion avec lui, puisque l'idée même de perdre toutes les personnes les plus proches et plus encore, de perdre de jeunes enfants est du domaine de l'impensable, sachant que la douleur serait incommensurable. La pensée populaire selon laquelle un parent ne devrait jamais survivre à ses enfants est ancrée dans les valeurs de la société québécoise moderne et dicte elle-même ce qui ne devrait jamais se produire : un parent ne devrait jamais voir mourir ses tout-petits. Ceci, sans

²⁸ Patrick CHARAUDEAU, « Une problématisation discursive de l'émotion », dans Christian PLANTIN, Marianne DOURY, et Véronique TRAVERSO, dir., *Les émotions dans les interactions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000, p. 9 (consulté le 20 mai 2020)

²⁹ Annexe 1

compter la perte d'une histoire d'amour durable plus que brutale qui vient alourdir encore cette disparition déjà inimaginable.

Nous pouvons donc dire que la représentation de la mort de la petite famille relève bel et bien du pathémique et prédispose certainement le lecteur à (voire lui demande ou lui ordonne) une réaction émotionnelle et une connexion affective au texte. Justement, dans le texte d'horreur en général, il est possible de susciter une réponse affective forte en exploitant une des valeurs les plus universelles qui soit : la famille. Qu'il s'agisse d'une perte, d'un deuil, d'une menace physique, d'une catastrophe naturelle, ou de toute autre chose désagréable (voire douloureuse ou dangereuse), il sera difficile pour le lecteur de ne pas s'y projeter³⁰. La mort des deux jeunes enfants et de l'épouse et mère, après la promesse d'une belle soirée en famille a donc de quoi propulser le lecteur de ce type de texte exactement dans l'état d'esprit voulu³¹. Christian Plantin précise trois conditions qui doivent être remplies pour susciter des effets pathémiques efficaces :

le discours produit [doit s'inscrire] dans un dispositif communicatif dont les composantes [...] prédisposent au surgissement d'effets pathémiques. [...] 2) le champ thématique sur lequel s'appuie le dispositif communicatif (le propos événementiel) [doit prévoir] l'existence d'un univers de pathémisation et [proposer] une certaine organisation des topiques (imaginaires socio-discursifs) susceptibles de produire un tel effet. [...] 3) dans l'espace de stratégie laissé disponible par les contraintes du dispositif communicatif, l'instance d'énonciation [doit faire] œuvre de mise en scène discursive à visée pathémisante³².

³⁰ Christian PLANTIN, « La construction rhétorique des émotions », dans Eddo RIGOTTI et Sara CIGADA, dir., *Rhetoric and Argumentation*, Lugano, Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 1999, p.140-141.

³¹ Annexe 1

³² Patrick CHARAUDEAU, « Une problématisation discursive de l'émotion », dans Christian PLANTIN, Marianne DOURY, et Véronique TRAVERSO, dir., *Les émotions dans les interactions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000, p. 26 (consulté le 20 mai 2020).

Il ne suffit donc pas qu'une situation implique des valeurs « x », mais il faut aussi que cette même situation satisfasse aux trois conditions explicitées afin d'être considérée dans la catégorie de ce que l'on appelle « effet pathémique ». *Contre Dieu* et sa situation initiale, qui se trouve aussi à être l'élément déclencheur, satisfait certainement à ses trois conditions. Le discours prédispose le lecteur au surgissement d'effets pathémiques grâce à la situation en elle-même, d'une part, mais aussi grâce à la manière dont ce même discours est exposé. Nous avons d'abord la famille aimante qui discute joyeusement au téléphone, prévoyant de se retrouver pour un film familial, où nous pouvons facilement constater une bonne entente et de l'amour en quantité³³. En effet, au départ, l'épouse envoie les salutations de sa mère, signe que l'entente est bonne entre la belle-famille et l'homme : « Ta mère va bien? [...] En pleine forme [...] Elle te fait dire bonsoir [...] Dis-lui bonsoir de ma part aussi³⁴. » Elle s'informe ensuite de la journée de son époux, s'il s'est bien nourri et si son travail s'est bien déroulé, tout en le narguant gentiment : « Je me suis fait réchauffer une tourtière. [...] Toujours aussi cordon bleu... [...] Comme si tes employés pouvaient pas se débrouiller sans toi! [...] Je suis indispensable, tu le sais bien [...] (rires) C'est ça, oui³⁵. » Cette camaraderie implicite sous-entend un amour et une entente plus que présents. S'ensuit une joyeuse conversation entre le père et ses deux enfants, remplie d'amour : « Salut, ma grande. [...] T'es chanceuse, hein? Je t'aime, papa. J'ai hâte de te

³³ Annexe 1

³⁴ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.7.

³⁵ *Ibid.*, p.8.

voir. [...] Moi aussi, je t'aime. [...] Allô, champion. Ah, mon gourmand! Je t'aime mon tit-homme. [...] 'e p'aime, papa³⁶. »

Ainsi, le discours ne fait pas que prédisposer à l'effet pathémique, mais il le met tout de suite en branle grâce à cet amour et à ce bonheur qui est d'ores et déjà exposé, quelques lignes avant d'être détruits complètement. Il s'agit déjà d'un univers de pathémisation en soi et son organisation, tel que nous venons de le démontrer, est construite de manière à bien le mettre en contexte. En quelques lignes, on nous expose que la famille est aimante, qu'elle est relativement aisée, pouvant voyager encore plus que la normale suite aux profits du magasin détenu par l'homme : « J'ai l'impression qu'on va aller en Floride trois semaines l'automne prochain, au lieu de deux³⁷. », que la bonne entente y règne et qu'ils sont heureux. Ici, l'imaginaire socio-discursif est bel et bien activé grâce à l'organisation des topiques qui induit la pathémisation de manière efficace. De plus, il est aisé de constater que la mise en scène vise les émotions du lecteur, elle-aussi. Les trois conditions de Plantin sont ainsi remplies par le texte de Senécal, dès les premières pages.

Dans le récit d'horreur où la manipulation pathémique joue un rôle clef, l'effet rhétorique a une fonction centrale, puisque pour manipuler, il faut toucher, dirons-nous. Ce même effet est certainement présent dans le roman *Contre Dieu* de Patrick Senécal, dans lequel le traitement des émotions est amorcé dès le départ. Il ne faut s'attendre à rien de moins de la part d'un auteur qui privilégie la montée de la noirceur humaine dans ses

³⁶ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.8.

³⁷ *Ibid.*, p.7.

textes. Son usage de l'horreur psychologique, combinée à l'effet pathémique de cette part sombre de l'être humain et d'une identification certaine de son lectorat envers l'œuvre font que la création d'un univers émotionnel est amorcée d'emblée, et ce, dès les premières lignes.

CHAPITRE 2

CRÉATION D'UN UNIVERS PATHÉMIQUE

Lorsque l'on parle d'un texte d'horreur, il faut préciser que son efficacité repose pour une grande part sur sa capacité à émouvoir et à faire ressentir. Et ce qui fait qu'un lecteur éprouve ou non ce que lui dicte l'œuvre, c'est d'abord et avant tout l'histoire en elle-même. Pour atteindre son lectorat et le faire passer par les émotions voulues, celle-ci se doit de traiter d'un sujet propre à créer, à l'intérieur du cœur du destinataire, tout un tremblement, un frisson ou une crainte, le poussant inlassablement à continuer de tourner les pages. Pour ce qui est de *Contre Dieu*, il est certain que la fiction est effectivement apte à susciter toute la gamme des émotions voulues. Senécal y impose de suite un monde dont la situation initiale et l'élément déclencheur sont chargés d'affects. Nous verrons donc, dans le présent chapitre, comment l'auteur parvient à dessiner un univers pathémique grâce

à un surgissement des peurs profondes enracinées dans le cœur des êtres humains, par un anéantissement du rêve américain, tout en se basant sur les réactions présumées du lecteur modèle (Umberto Eco).

A) Exploitation des peurs profondes et du rêve américain

Afin de créer un univers pathémique propice au surgissement émotionnel, il faut toucher le lecteur au sein même de ses envies et de ses rêves, mais plus encore au plus profond de ses peurs. C'est ce que fait Senécal en exploitant les peurs qui se cachent dans le cœur de son lectorat. Ainsi, le personnage principal de *Contre Dieu* vit une situation particulièrement éprouvante. Ayant une vie bien rangée, suivant les règles et se conduisant de manière tout ce qu'il y a de plus correcte : tout porte donc à croire que le protagoniste ne « mérite pas » de voir sa vie se transformer en enfer : « *Ça fait neuf ans que je me retiens, que je fais ça comme il faut, pis ç'a donné quoi, hein³⁸?* » L'incompréhension du protagoniste n'en est que plus plausible, pour le lecteur, puisque plusieurs preuves du texte montrent qu'il avait une belle vie de famille³⁹, un bon travail dans une compagnie qui lui appartenait⁴⁰, qu'il était poli et courtois⁴¹, faisait ce qu'il fallait pour garder une bonne santé⁴², en plus d'être un époux fidèle : « une fille seule là-bas, une trentaine d'années, jolie[,] te souri[t,] tu détournes aussitôt les yeux, comme tu le fais chaque fois qu'une fille

³⁸ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.34.

³⁹ *Ibid.*, p.8.

⁴⁰ *Ibid.*, p.8.

⁴¹ *Ibid.*, p.19.

⁴² *Ibid.*, p.17.

flirte avec toi, et je sais que tu as développé ce réflexe pour éloigner la tentation, les ennuis et le désordre⁴³ ». C'est donc facile, pour le lectorat, de s'insurger avec le personnage principal, qui n'a rien fait pour mériter ce qui lui arrive en ce sens qu'il n'a pas assassiné la famille de quelqu'un d'autre, par exemple, ce qui donnerait à penser qu'il s'agit d'un retour karmique du mal qu'il a fait. Au contraire, le personnage donne tous les indices de l'homme qui a eu « une bonne vie » et il est donc beaucoup plus facile de mettre le lecteur en position d'empathie envers le père déchu.

Si l'on ajoute à la situation le reste de valeurs catholiques qui subsistent dans l'inconscient collectif de près ou de loin, faire le bien et être « une bonne personne » amène logiquement le bien et vice versa : « Pourtant, j'ai [...] fait ce qu'il fallait, autant que toi⁴⁴... », malheureusement force est de constater que de faire le bien n'est pas obligatoirement synonyme que tout ira bien, et ce fait est d'autant plus effrayant qu'il signifie qu'il n'y a pas de garantie, et donc, que peu importe ce que l'on fait, le malheur peut frapper n'importe quand, et tomber sur n'importe qui, ce qui n'a rien pour faire taire les peurs les plus profondes de l'être humain. Cette même notion de « mérite » oblige donc le lecteur à s'indigner contre cette apocalypse qui s'abat sur le protagoniste et à vouloir, tout comme celui-ci, crier vengeance. L'effet pathémique n'en est que plus efficace, puisque le lecteur se voit lié au père déchu, et la situation le contraint à prendre position face aux événements qui détruisent l'homme, d'une part, mais aussi face aux réactions destructrices de ce dernier : « tu roules vite, très vite, et le mur de ciment là-bas au virage,

⁴³ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.33.

⁴⁴ *Ibid.*, p.20.

qui grossit de plus en plus, mais tu ne ralentis pas, mais tu ne tournes pas, ton visage qui se durcit, le volant que tu serres⁴⁵ ».

Justement, dans les valeurs de la famille et de l'amour précédemment exposées, le fait d'avoir une vie bien rangée, avec la maison, les enfants, le travail et le mariage parfait, etc... tout cela représente un idéal à atteindre ; ce vers quoi plusieurs orientent leur vie, c'est ce qu'on appelle « le rêve américain ». Il est donc compréhensible qu'un lecteur qui voit le personnage atteindre ce rêve pour ensuite le perdre dans un tragique accident⁴⁶ soit plus apte à se montrer conciliant envers les réactions de douleurs aussi inimaginables soient-elles, puisque l'idée même de perdre ce rêve après l'avoir enfin atteint est impensable. En effet, la disparition de la petite famille dans des circonstances aussi brutales et soudaines a de quoi faire surgir toute une panoplie d'émotions :

et ça commence quand tu vas répondre à la porte pour te retrouver face à deux flics[,] l'un des deux [...] t'explique, tu l'écoutes, d'abord l'incrédulité, ensuite la peur, finalement le refus[,] et tu dis que tu leur as parlé il y a une heure, et tu le martèles sur le ton de celui qui n'acceptera aucune contestation, mais l'agent précise qu'ils ont été découverts il y a environ trente minutes, tu refuses toujours, tu cries « non » plusieurs fois[,] tu vocifères que c'est une erreur[,] et tout à coup tes jambes ne peuvent plus te supporter, tout à coup tu t'effondres, tu tombes[,] et tes sanglots, et tes cris⁴⁷.

Il est aisé, ici, de saisir l'abasourdissement qui terrasse l'homme au moment où il ouvre cette porte : celle-là même qui abrite une multitude de souvenirs heureux remplis

⁴⁵ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.15.

⁴⁶ Annexe 1

⁴⁷ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.9-10.

d'amour et de joie, celle de la maison familiale : la porte qu'il pensait ouvrir sur les visages rayonnants de sa femme et de ses deux jeunes enfants. Senécal met d'ores et déjà le lecteur dans un état de compassion et le pousse à accepter ce qui suivra ou, tout du moins, à le voir sous un œil plus compréhensif grâce à un dispositif pathémique déjà bien préparé avec la situation initiale. Plus encore, le refus du personnage de croire qu'il s'agit bien de la réalité, de sa famille, et qu'il n'y a pas d'erreur, met encore plus l'accent sur l'aspect pathémique du texte. C'est justement ce qu'exploite Senécal en mettant de l'avant la peur profonde de l'être humain de perdre tout ce qu'il aime le plus au monde. Il utilise le fantasme du rêve américain qui éclate afin d'interpeller les émotions du lecteur et d'amorcer déjà la construction d'un univers pathémique favorable à la mise en place d'un lien entre le personnage principal et le lecteur :

Quand on te montre le corps de Judith, toute ta fébrilité se dissout, devient vaines volutes amères qui s'éparpillent dans l'univers, et quand tu reconnais Béatrice tu te remets à pleurer, mais ce troisième corps, tu ne le reconnais pas, il s'agit bien d'un garçon d'environ deux ans mais comment savoir si c'est Alexis, le visage trop défiguré, trop démoli, finalement tu remarques la tache de naissance sur la cuisse gauche et à partir de ce moment tu sombres dans la confusion, dans l'hystérie, au point où on doit t'injecter un sédatif qui te plonge dans le sommeil pendant toute la nuit⁴⁸.

Le fait de démontrer toute la peur et l'abasourdissement du père, son refus de croire qu'il s'agit bien de la réalité et son obligation d'y faire face lorsqu'il voit les corps de sa famille ; tout cela participe à la création de ce dispositif rhétorique qui ne peut que toucher un lectorat qui veut bien s'y laisser prendre. En fait, dès les premières pages, l'univers pathémique est amorcé, voire construit en entier, parce qu'il y a déjà beaucoup d'émotions

⁴⁸ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.10.

mises en place avec la disparition de la petite famille, mais aussi avec la détresse qu'il est facile de noter chez le personnage qui leur survit. Senécal atteint donc son but dans la mise en scène émotionnelle, et ce, dès la page neuf (qui est la troisième page de texte). C'est grâce à cette mise en place émotionnelle qu'un univers émotionnel est mis en branle pour harponner le lecteur qui ne peut déjà que suivre ce que lui dicte le texte. Comme il s'agit de la situation initiale et de l'élément déclencheur dans un même temps, dans les mêmes pages, il faut donc que le texte soit rhétoriquement efficace d'emblée, puisque le temps pour le poser est très court (pas plus de trois pages). Ainsi, le texte est défini et posé avec ces deux choses : la conversation du départ et l'annonce de la mort de la famille⁴⁹.

Par ailleurs, les réactions qui s'enchaînent suite à la mort des êtres chers participent aussi à l'élaboration de cet univers. Que ce soit des réactions autodestructrices, où le personnage pose des gestes qui pourraient lui être fatals, ou des réactions que l'on peut considérer comme étant dangereuses pour les autres, comme le moment où la colère contre une parole maladroite d'une cousine le mène à vouloir lui faire ressentir sa douleur, les différentes réactions du personnage sont plus faciles à comprendre et à pardonner parce que le piège rhétorique est efficacement posé dès le départ :

la chaise est lourde à retenir dans la rampe, et soudain tu ne la retiens plus, la chaise descend [,] elle prend de la vitesse[,] tu n'interviens pas, [..]Juliette [...] pousse des petits cris[,] essaie en vain d'arrêter les roues[,] s'immobilise au milieu de la chaussée au moment même où une voiture freine brusquement, et une seconde automobile emboutit la première, et toi tu t'approches[,] tu te penches[,]

⁴⁹ Annexe 1

*Et maintenant, tu te sens forte*⁵⁰.

Malgré les réactions parfois très intenses et répréhensibles du protagoniste, il est relativement facile pour le lecteur de chercher à les comprendre; puisque la mise en place de la pathémisation est d'une efficacité redoutable. En effet, la destruction brutale du rêve américain et les émotions qui en résultent sont si imagées que le lecteur peut laisser passer, en quelque sorte, la perte de contrôle du protagoniste :

tout à coup tes yeux s'emplissent de larmes, et tu te mords les lèvres pour ne pas pleurer, et tu frappes sur la table pour ne pas pleurer, et tu grinces des dents pour ne pas pleurer, et lorsque le barman te lance mollement que c'est le *last call*, tu te lèves, tu paies et tu sors du bar, tu chancelles dans la rue, tu stoppes, tu sors le revolver, un piéton là-bas, plus loin, tu ouvres le barillet qui renferme deux balles, fais tourner le barillet⁵¹.

Même si les actes semblent condamnables, les émotions qui sont énumérées restent très fortes, et le lecteur qui est emprisonné dans cette émotion forte ne peut que tenter de comprendre, malgré une certaine réticence sous-jacente. Le tout contribue efficacement à susciter une réponse émotionnelle puisque l'injustice qui tombe sur le personnage est inacceptable, selon les restes de croyances catholiques précédemment exposées et le concept de « mérite », ce qui aide à la création d'un lien entre le lectorat et le père déchu. Justement, « [p]our capter l'attention du lecteur, selon [Tomachevski], [il faut savoir] [...] susciter une émotion, de façon [que ce dernier] doive sympathiser, s'indigner, se réjouir, ou

⁵⁰ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.31.

⁵¹ *Ibid.*, p.81.

se révolter⁵². » C'est précisément ce que fait Senécal dans *Contre Dieu*. Il crée un univers qui amène le surgissement des émotions du lecteur, grâce à une exposition directe de ses peurs enfouies, de manière à ce que ce dernier n'ait d'autre choix que de suivre ce qui lui est proposé⁵³.

Bien que l'on ne parle pas ici à proprement parler d'une œuvre fantastique, nous assistons à la matérialisation des peurs profondes de l'homme « moderne » dans une perspective qui s'apparente à la définition du fantastique par Mirela Gheorghe, dans la mesure où l'on exploite sensiblement les mêmes pathèmes de l'horreur psychologique : « [Le] fantastique est censé explorer l'espace du dedans, tout en se dressant en ample exercice d'exorcisme contre les démons intérieurs de l'homme moderne⁵⁴ ». Dans *Contre Dieu*, par contre, Senécal est loin de tenter d'exorciser les peurs et vient plutôt les concrétiser dans l'esprit du lecteur, en jouant du sentiment d'identification au protagoniste qui vit ce cauchemar tant redouté. C'est justement là que le pathos opère le mieux, puisque, selon Aristote : « l'appel aux émotions du public [fait que] l'on ne rend pas les jugements de la même façon selon que l'on ressentie peine ou plaisir, amitié ou haine⁵⁵ ». Le rêve américain et les peurs les plus profondes du lecteur cible viennent donc contribuer à renforcer l'effet pathémique du texte, mais plus encore, il procède efficacement à la construction d'un univers pathémique en entier.

⁵² Albert W. HALSALL, *L'Art de convaincre. Le récit pragmatique : rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, éditions Paratexte, 1988, p.188.

⁵³ Annexe 1

⁵⁴ Mirela GHEORGHE, « La Rhétorique de la peur dans la littérature fantastique », *EIRP Proceedings*, vol. 4 (2009), p. 776-779.

⁵⁵ ARISTOTE, *La Rhétorique*, 1, chapitre 2, 1356a 15, cité dans *L'Art de Convaincre*, p.188.

B) Lecteur cible/modèle

Il est vrai que le texte présuppose un lecteur cible, ou lecteur modèle, celui qui sera atteint par l'effet visé du texte. Ce même effet est souhaité, mais il n'est tout de même pas garanti. Nous pouvons donc imaginer que Senécal, sans savoir avec exactitude ce que ressentira son lecteur, pourra présupposer que son lecteur modèle, le lecteur qui est ciblé par le texte et qui est le plus enclin à se laisser entraîner par celui-ci, sera bel et bien touché par la douleur de la perte du protagoniste et s'il sera en mesure de s'intégrer à l'univers pathémique du texte⁵⁶. Il faut ainsi que les valeurs véhiculées par l'univers de *Contre Dieu* soient partagées par le lecteur et qu'il les retrouve dans ses références socio-culturelles⁵⁷ parce que l'histoire de *Contre Dieu* appelle un positionnement face à la perte d'une famille et aux réactions qui en résultent. Cette perte du rêve américain se doit d'être lu par un lecteur qui met en fonction son réseau de références et qui atteint une certaine « connexion » avec les émotions du texte, c'est donc lui que l'on appellera ici : le lecteur cible de *Contre Dieu*. En effet, le lecteur modèle est celui qui percevra la mort de l'épouse et mère, avec les deux enfants, comme étant ce qu'il y a de plus cruel au monde. C'est lui

⁵⁶ « [l']analyse du discours peut tenter d'étudier le processus discursif par lequel l'émotion peut être mise en place, c'est-à-dire traiter celle-ci comme un effet visé (ou supposé), sans jamais avoir de garantie sur l'effet produit. Ainsi, l'émotion est considérée hors de l'éprouvé, et seulement comme un possible surgissement de son ressenti chez un sujet particulier, dans une situation particulière », Patrick CHARAUDEAU, « Une problématisation discursive de l'émotion », dans Christian PLANTIN, Marianne DOURY, et Véronique TRAVERSO, dir., *Les émotions dans les interactions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000, p. 11-12. (consulté le 20 mai 2020).

⁵⁷ « les croyances sont constituées par un savoir polarisé autour de valeurs socialement partagées ; le sujet mobilise un, ou plusieurs, des réseaux inférentiels proposés par les univers de croyances disponibles dans la situation où il se trouve, ce qui est susceptible de déclencher chez lui un état émotionnel ; le déclenchement de l'état émotionnel(ou son absence) le met en prise avec une sanction sociale qui aboutira à des jugements divers d'ordre psychologique ou moral », *Ibid.*, p.11-12.

qui, une fois englué dans la toile émotionnelle de la douleur du personnage, sera apte à pardonner, sinon à cautionner les actions du protagoniste, même les plus horribles :

alors tu appuies sur la détente, une explosion assourdissante[,] puis tu réalises que le père Léo n'est plus debout, qu'il est étendu sur le sol[,] ses yeux ouverts qui fixent le plafond, sa main gauche qui s'ouvre et se ferme sur le plancher, sa respiration rocailleuse de plus en plus faible[,] toi tu le dévisages en silence, et peu à peu un rictus déforme ton visage, un épouvantable mélange de haine, de satisfaction et de désespoir[,] rapidement tu allumes plusieurs allumettes, tu les lances dans tous les tas de papier et de bran de scie que tu vois⁵⁸.

Dans cet extrait où la colère du père déchu est palpable et où elle éclate sur le prêtre, victime innocente de cette rage dirigée envers Dieu, le lecteur cible risque plus de « comprendre » ce qui pousse le personnage à agir de la sorte qu'un lecteur qui n'est pas touché par les valeurs du texte. Le dispositif pathémique n'atteindra son but premier que si le lecteur qui tourne les pages se sent interpellé par les émotions mises en évidence de celui-ci. Par exemple, celui qui croit à un certain mérite dans la vie, c'est-à-dire que le bien attire le bien, risque plus d'identifier le meurtre du prêtre comme étant une rébellion face à un Dieu qui n'a pas tenu sa promesse : « *Votre patron est un menteur pis un croisseur*⁵⁹. » Comme le personnage principal est très affecté par la disparition des siens, il est habité par une rage qui est en grande partie teintée d'incompréhension (pourquoi est-ce arrivé?) et de colère contre un Dieu qui n'a rien fait, d'où le titre : *Contre Dieu*. Il faut donc que le lecteur modèle⁶⁰ soit quelqu'un qui ait des notions de base en ce qui a trait à la religion catholique

⁵⁸ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.95.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 90.

⁶⁰ « le fonctionnement d'un texte quelconque, y compris un texte non verbal, ne peut s'expliquer que si l'on prend en considération, en plus ou à la place du moment de sa génération, le rôle joué par son destinataire du point de vue de sa compréhension, de son actualisation, de son interprétation, ainsi que la manière dont

afin de comprendre le sentiment d'injustice qui teinte l'œuvre en entier. Si le lecteur modèle partage les valeurs précédemment citées de l'amour et de la famille, en plus de quelques notions des valeurs du bien et du mal dictées par le catholicisme, il sera plus en mesure d'être emporté par l'univers pathémique du texte et par cette colère qui régit les actions du père déchu, et qui le mène, jusqu'à la fin, à commettre des méfaits de plus en plus grands : comme sa noirceur humaine qui grandit en lui, jusqu'à tuer, pour ensuite continuer sa guerre contre Dieu lui-même : « et tu poursuis ta guerre contre moi⁶¹ ».

Nous pouvons considérer que la situation est chargée de valeur affective qui risque d'atteindre le lectorat puisque, dès les premières lignes, l'homme bon, - le bon père, le bon époux-, est destitué sans jamais l'avoir mérité : sa souffrance est gratuite et c'est cette gratuité qui rend les réactions du protagoniste aussi compréhensible pour le lecteur ciblé par le texte. Cette charge affective est nécessaire pour obtenir un univers pathémique efficace pour le lecteur modèle, qui comprend aisément que les actes de l'homme sont directement imputables à la situation. Ainsi, avec *Contre Dieu*, Senécal allie tous les éléments susceptibles de toucher les émotions du lecteur dès la situation initiale : une petite famille, de jeunes enfants, l'amour d'un père, l'amour d'un époux et tout ce que l'on peut considérer comme étant une situation particulièrement heureuse, pour ensuite voir la mère et les deux jeunes enfants trouvent la mort subitement, sans aucun indicateur préalable (comme une maladie ou autre). Cette situation initiale et ce retournement incongru ont de quoi provoquer les émotions chez le lecteur ciblé par le texte, qui n'a d'autre choix que de

le texte prévoit de tels modes de participation. » Umberto ECO, *Notes sur la sémiotique de la réception*, Paris, Institut national de la langue française, 1987, 27 p.

⁶¹ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.107.

juger le protagoniste d'un œil sinon favorable, tout du moins plus conciliant, malgré ses actions répréhensibles. Un lecteur qui évolue dans l'idéal du rêve américain ne peut que se retrouver happé par les émotions, puisque la perte terrible de toute la famille est un phénomène hautement chargé en valeurs affectives.

Pour qu'un texte, et plus encore un texte d'horreur psychologique, provoque les émotions voulues, il se doit d'inviter son lectorat dans un monde où il sera possible de le faire participer. Si les événements ne sont pas chargés d'affects, s'ils ne sont pas propices au surgissement émotionnel, le destinataire ne se verra pas forcé de poursuivre la lecture. *Contre Dieu* fonctionne en ce sens qu'il construit, dès le départ, un univers pathémique tourbillonnant basé sur la destruction d'un rêve américain qui semble parfait, de prime abord. La manière dont il expose l'ascension de la noirceur humaine qui grandit dans le cœur du protagoniste force l'émotion de celui qui est visé : le lecteur modèle. Celui-ci est présumé, recherché par le texte, qui, malgré une diégèse déjà efficace, use aussi de procédés textuels propres à emprisonner le lectorat dans ses griffes de manière définitive.

CHAPITRE 3

FORME/CONSTRUCTION DU TEXTE/PROCÉDÉS TEXTUELS

Les émotions ne surgissent évidemment pas seulement de la fiction en elle-même, bien qu'elle soit cruciale : il faut aussi la livrer de la bonne façon. Chaque mot a sa fonction au sein du texte, et chacun d'entre eux pousse le destinataire à suivre les sentiments qu'il doit expérimenter afin de profiter pleinement du voyage. En ce sens, nous verrons, dans le présent chapitre, quels sont les différents procédés qui sont exploités afin de ravir l'âme du lecteur et de le faire continuer jusqu'au bout, malgré l'abjection de certains actes du protagoniste. Nous nous y pencherons sur les procédés utilisés par Senécal ; tels que l'adresse au lecteur ainsi que la présence du narrateur omniscient qui lui dicte ce qu'il doit penser à chaque page, le tout, accentué par la ponctuation agissant comme une chute vertigineuse.

A) Adresse/tu/narration

Patrick Senécal utilise le procédé textuel de l'adresse tout au long de l'œuvre, et bien que le narrateur raconte ce que fait le protagoniste, il est en quelque sorte facile pour le lecteur de se laisser atteindre par ce « tu » qui revient sans cesse : « tu entres à l'intérieur, et tu fixes le vide glacé devant toi, et tes larmes coulent sur tes joues[,] tu es frigorifié⁶² ». Ainsi, ce « tu » adressé à un personnage-père qui n'est jamais expressément nommé semble devenir aussi, au fil des pages, une longue énumération des pensées et des actes du lecteur, puisque la narration agit comme un long monologue qui explique ce que ce dernier pense ou fait. En effet, chaque mot est imposé par ce martèlement qui revient encore et toujours de ce « tu » qui impose sa loi au lecteur en l'entraînant avec lui dans cette descente aux enfers qu'est *Contre Dieu*.

Cette énumération semble de plus être trop réaliste pour que ce même lecteur puisse s'en détacher complètement : « le volant que tu serres, puis tout à coup les freins que tu écrases, hurlements, le tien et ceux des pneus, la voiture s'arrête à quelques centimètres du mur, mais pas toi, toi tu hurles, tu hurles, tu hurles⁶³ ». Grâce à ce « tu », le lecteur sait ici, que le personnage n'en peut plus, qu'il est terrassé par la douleur et cherche une échappatoire, mais que la mort n'en est pas une. Ce « tu » martelé sans arrêt fait donc en

⁶² Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.45.

⁶³ *Ibid.*, p.15.

sorte d'imposer les émotions au lecteur, en les lui dictant et en les répétant sans cesse afin de mettre un accent assez fort sur chacune pour que celui-ci n'ait d'autre choix que de se laisser entraîner, le souffle court et le cœur en charpie : « tu te recroquevilles, tu fermes les yeux, tu les recouvres de tes poings et tu pleures, tu pleures dans un silence qui enterre tous les sons vivants⁶⁴ ».

Cette peine incommensurable est aisément ressentie par le lecteur qui assiste à cet effondrement, mais s'y sent aussi relié, d'une certaine manière, à cause de ce même « tu » qui n'a de cesse de le ramener à l'émotion ressentie. L'auteur force donc le lecteur à sympathiser avec le personnage, ce qui le rapproche encore un peu plus de celui-ci, et à tanguer sur la mince ligne qui sépare la fiction de la réalité, parce que le texte se veut réaliste. Il est aisé d'imaginer, pour le lectorat, de vivre ce type d'événement et de se mettre sinon dans la peau du héros, tout du moins très près de celle-ci, ce qui, selon Halsall, est l'une des méthodes pour capter l'attention du lecteur. En effet, selon lui, « plus le chagrin influencera la vie du survivant après la mort de celui ou de celle qu'il regrette[, et plus il sera] lu par un lecteur virtuel comme un signe de sincérité⁶⁵ », et considérant à quel point le personnage est influencé par la perte de sa famille dans toutes les sphères de sa vie, le lecteur devient inévitablement le témoin de la sincérité du texte : cette même sincérité qui amène encore ce dernier à se rapprocher du personnage principal et à se voir interpellé par le narrateur-Dieu qui le tutoie sans cesse.

⁶⁴ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.22.

⁶⁵ Albert W. HALSALL, *L'Art de convaincre. Le récit pragmatique : rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, éditions Paratexte, 1988, p.221.

Ce narrateur envisage donc le lecteur comme faisant possiblement partie de l'histoire, de par sa façon de s'adresser directement au personnage, qui pourrait tout aussi bien être le lecteur lui-même, avec un « tu » impliquant une certaine connaissance de l'homme et de ce qu'il y a dans sa tête et son cœur à chaque seconde du texte : « peut-être te rappelles-tu à quel point Alexis adorait venir à Montréal pour prendre le métro, comme toi quand tu étais gosse, je me souviens même que tu rêvais de devenir conducteur de train de métro⁶⁶ ». Ce tutoiement du narrateur à l'endroit du personnage se transforme donc et passe d'un simple « "artifice de forme" [...] à un pronom adressé par "le créateur à la créature, nommée, constituée, créée dans tous ses actes par un juge et générateur"⁶⁷ », parce qu'il connaît réellement le personnage et ses rêves d'enfant, mais comme il n'est jamais nommé tout au long du texte, ce dernier pourrait tout aussi bien être le lecteur lui-même, connu lui-aussi par le Dieu qui narre l'histoire.

Justement, cet emploi du « tu » persistant, alors que le personnage n'est jamais expressément nommé, mène aussi à une certaine confusion entre les différentes instances du texte et provoque un questionnement : qui parle au personnage? Ce n'est qu'à la toute fin que nous découvrons qu'il s'agit en réalité de Dieu lui-même qui regarde les actions du personnage, ses pensées et sa colère, sans jamais rien y faire. De fait, le narrateur-Dieu, dans tous les sens du terme, agit comme prédicateur envers le personnage. Ce narrateur *est* Dieu comme nous pouvons l'apprendre à la toute fin du texte lorsqu'il dit : « tu te mets en

⁶⁶ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.46.

⁶⁷ Bruce MORRISSETTE, « De Stendhal à Robbba-Grillet : modalités du point de vue », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Vol. 14, no 1 (1962), p. 143-163.
https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1962_num_14_1_2223 (consulté le 15 mars 2019).

marche sur cette route, sur cette route déserte qui s'étire dans la campagne, ton regard plein de l'abîme que creuse chacun de tes pas, et tu poursuis ta guerre [...] contre moi⁶⁸ ». Ce dieu agit donc sur l'univers textuel comme tel, observant et jugeant chacun des faits et gestes, chacune des pensées du personnage, et ramenant le lectorat à cette position de soumission inculquée par ce « tu » qui ne cesse de revenir le positionner comme un possible personnage implicite.

Cette approche ainsi que l'absence de désignation explicite du personnage principal impose une vision plus impliquée, pour le lecteur. Ce dernier tend donc, dès la fin de la conversation du départ, à être interpellé à la fois par les émotions vibrantes, mais aussi par ce « tu » inquisiteur :

et ça commence quand tu vas répondre à la porte pour te trouver face à deux flics qui te dévisagent comme s'ils portaient la misère humaine sur leurs épaules, ils te demandent ton nom, et ta réponse n'arrange rien car leurs visages s'affaissent de plusieurs centimètres, alors tu attends, la main gauche sur le bouton de la porte, la droite refermée sur la télécommande de la télévision, et tu finis par demander ce qui se passe, ils te demandent si ta femme est bien Judith Péloquin, et ta voix est maintenant plus forte, ta voix est maintenant tremblante quand tu répètes ta
— *Criss, que c'est qui se passe, là?*
question, puis l'un deux ose enfin te regarder dans les yeux⁶⁹.

En effet, la narration qui explique ce que le « tu » fait, mot à mot, pas à pas, ainsi que les émotions que le « tu » ressens, a une influence directe sur le lecteur qui voit ces deux policiers venir lui annoncer la mort de sa petite famille adorée avec une boule au ventre et les poings serrés. Une connexion se crée dès les premières pages grâce à ce même

⁶⁸ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.107.

⁶⁹ *Ibid.*, p.9.

« tu » qui entraîne le lecteur avec lui dans cet univers pathémique de la noirceur humaine montante. Cette manière d'annoncer directement les choses en utilisant l'adresse interpelle donc le lecteur, dès les premières pages. Elle a pour effet d'entraîner ce dernier dans le tourbillon d'émotions du personnage à l'aide de ce tutoiement qu'utilise le narrateur tout au long de l'œuvre. Au niveau rhétorique cette implication « sournoise » de l'auditeur dans le texte s'avère très efficace, puisque le pathos entre immédiatement en fonction grâce à cette implication sous-jacente de celui qui tourne les pages. Cette utilisation du « tu » qui revient sans cesse aide à établir une hiérarchie narrateur-lecteur susceptible d'amener ce dernier à ressentir exactement les émotions voulues, et ce, au moment opportun, afin de le garder englué dans la toile littéraire de suspense de l'horreur⁷⁰. La narration et la position imposée par rapport au texte ont ainsi un effet direct sur la distanciation ou le rapprochement qui s'effectue entre le lecteur et les émotions ressenties.

Les réactions et les pensées du personnage qui suivent l'annonce des morts rend le texte encore plus accessible pour le lecteur modèle qui sait précisément ce qu'il doit ressentir et se laisse mener plus facilement dans les dédales de la noirceur humaine du

⁷⁰ « L'auditoire ne sera vraiment persuadé que s'il est conduit par vos promesses et effrayé par vos menaces, s'il rejette ce que vous condamnez, et embrasse ce que vous recommandez; s'il se lamente devant ce que vous présentez comme réjouissant; s'il s'apitoye devant ceux que vous présentez comme dignes de pitié, et s'écarte de ceux que vous lui présentez comme des hommes à craindre et à éviter » : J.P. Migne, *Patrologie latine XXXIV*, Paris, L'Univers, 1887), Livre 4, chap.12. cité dans *L'Art de convaincre*, p.189.

personnage⁷¹. Donc, encore une fois, le narrateur lui dicte clairement ce qu'il doit penser et les réactions qu'il pourrait avoir si la situation était réelle et surtout, si elle se produisait dans sa propre vie : « et tu marmonnes que tu ne peux pas t'occuper des formalités, des funérailles, de tout ça, tu t'en sens tout simplement incapable, et tu éclates en sanglots en répétant que tu n'y arriveras pas, que c'est trop, juste trop⁷² ». Cette mise à profit de l'adresse est d'une efficacité redoutable pour entraîner le lecteur, qui comprend cette incapacité à devoir commander des cercueils pour son épouse, sa fillette et son petit garçon d'à peine deux ans dont la vie a été brusquement interrompue.

B) Ponctuation/sincérité/rythme

Il est facile de remarquer, dès l'arrivée des agents de police, que d'autres procédés sont mis en branle afin d'amener le lecteur là où il est souhaité. Ainsi, si l'on fait abstraction des conversations, sur lesquelles nous reviendrons plus tard, une chose importante nous saute aux yeux : il n'y a, au fil des pages, aucun point. Donc le texte en lui-même est comme une immense phrase, coupée tout au long par des centaines de virgules. Cette espèce de longue énumération, qui semble presque peu à peu se transformer en gradation gigantesque, sur laquelle nous reviendrons d'ailleurs, nous amène à suivre la vitesse des pensées et des actes du personnage :

⁷¹ Annexe 1

⁷² Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.11.

cravate détachée, air hagard, il constate ton réveil, s'approche, te serre dans ses bras, vous pleurez tous les deux un moment, mais tu veux comprendre, en savoir plus, tu demandes des explications[,] tu saisis l'essentiel, la voiture de Judith est tombée dans un ravin, sur cette saleté de route en zigzags que tu as empruntés si souvent, dans ce tournant étroit que tu connais tant, la voiture a fait plusieurs tonneaux avant de s'écraser plus bas, contre le mur de pierre, est-ce que Judith aurait manqué la courbe, est-ce qu'une voiture en sens inverse aurait pris le tournant trop large et aurait ainsi obligé ta femme à se précipiter dans le décor⁷³.

Ainsi, tout le texte se suit inlassablement, émotion après émotion, action après action, sans pause ou presque. Il faut donc suivre le rythme imposé par ce qui se passe sans s'arrêter. Tout est entremêlé, comme ce réveil du père déchu à l'hôpital, après avoir été mis sous sédatif, le cœur trop choqué par la vue des siens décédés. L'homme qui se réveille, son beau-frère près de lui, les explications de l'accident : tout est lancé au galop, sans le temps de pause qu'est le point, comme pour illustrer les émotions du personnage qui s'enchaînent sans arrêt, sa noirceur qui monte rapidement, et les événements incontrôlables qui s'ensuivent. Le lecteur arrive ainsi, d'une certaine manière, à percevoir le torrent qui emporte l'homme et qui le fait tomber au plus profond de la noirceur, en plus de la panique, de l'essoufflement et de la rage du père face à ce qui se produit, mais plus encore : la lecture de cette chute aux enfers entraîne le lecteur à ressentir lui-aussi cet entraînement rapide, et ce, justement parce qu'il n'y a pas de points pour lui permettre de respirer et de reprendre une distance face au texte.

Cette méthode a un effet entraînant, pour le lecteur, qui se voit dans l'impossibilité de cesser la lecture. En effet, cette énumération d'actions, sans la pause salutaire du point,

⁷³ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.11.

fait que le lecteur se voit embarqué de force dans les abîmes du texte, toujours plus profondément, le laissant essoufflé et pantelant, à l'instar du personnage principal qui se lance dans tous les gestes néfastes pour son propre corps :

tu marches parmi les débris, vas à la chambre de bain, examines la minuscule coupure sur ta joue, attrapes la bouteille de désinfectant, l'ouvres, mais tu arrêtes ton mouvement, mais tu examines la bouteille, mais tu hésites, ton reflet dans le miroir, alors tu portes la bouteille à tes lèvres, tu emplis ta bouche de désinfectant, tu le gardes sans l'avaler en scrutant ton reflet, puis tu recraches le liquide dans le miroir, ton reflet maintenant tout dégoulinant, comme si tu fondais⁷⁴.

La façon dont le rythme entraîne le lecteur est à l'image même de ce que vit le personnage principal de *Contre Dieu*, puisqu'il est forcé de suivre les actions et les pensées de ce dernier; propulsé par les propositions qui s'enchaînent l'une après l'autre, entrecoupées par des virgules et quelques autres signes de ponctuation, à travers les conversations ; mais dont l'absence de point, ou presque, reste criante.

Cette ponctuation particulière agit aussi comme un gage de sincérité, puisque cette expression du personnage de ses émotions profondes en rafales et dès qu'elles surviennent, sans être adoucies par des phrases plus « travaillées », indique que rien n'est caché ou laissé de côté. Cette sincérité apparente du texte laisse croire au lecteur qu'il peut s'y fier, et donc, qu'il peut se laisser émouvoir sans crainte par les émotions qui sont évoquées, parce que réelles.

⁷⁴ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.17.

La répétition de certains éléments met aussi l'accent sur ceux-ci, afin de pousser le lecteur à s'y arrêter, d'une certaine manière : « il ne se passe rien, silence, elle te regarde, silence⁷⁵ ». Cette façon d'insister sur quelques mots particuliers sert aussi le texte en le rendant effectif, puisque cela démontre leur impact et à quel point la peine du personnage est immense, son désarroi puissant et sa colère féroce, ce qui a pour conséquence de donner un air de franchise à ce qui se passe dans son esprit :

*Alors même toi! Même toi! [...]
C'est le chaos [...]Pis t'arriveras pas à le fuir [...] Le chaos pis le hasard... Le reste
existe pas⁷⁶.*

De plus, en utilisant une ponctuation particulière pour accentuer les émotions à la fois des divers personnages et leur état d'esprit, Senécal arrive à projeter le lecteur à l'intérieur même de la tête et du cœur des actants du texte, ce qui est souvent remarquable chez l'auteur, mais plus particulièrement encore entre les pages de *Contre Dieu*. Justement, la ponctuation de cette œuvre est particulièrement intéressante puisque le point fermant la phrase est inexistant ; exception faite des courtes conversations qui parsèment çà et là les pages. Nous pouvons donc voir une multitude de virgules, de tirets et de points de suspension, mais les points finaux se font rares. Il s'agit donc en réalité d'une longue phrase, une longue énumération, parfois interrompue en plein milieu par un dialogue : « te

⁷⁵ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.65.

⁷⁶ *Ibid.*, p.86-87.

demande ce qu'il y a, mais ta réponse — *C'est tellement différent... Tellement différent...* demeure obscure⁷⁷ ».

La longue phrase ne s'arrête ainsi jamais, elle n'est qu'interrompue abruptement, comme si le lecteur était à la fois dans la tête du personnage, pour voir ce qu'il voit et ce qu'il pense, mais aussi en dehors, alors que les mots viennent couper l'énumération des actions et des pensées pour ajouter les paroles de quelqu'un d'autre. Comme ces paroles sont souvent laissées en suspens, comme le montre l'utilisation des points de suspension, il est facile de voir que bien que la narration soit celle de Dieu lui-même, elle ne s'intéresse qu'au « tu » (s'adressant comme nous l'avons expliqué précédemment à la fois au personnage et au lecteur, d'une certaine manière), mais sans entrer dans la tête des autres protagonistes. En effet, les pensées des autres personnages du texte ne sont jamais exprimées autrement que lorsqu'ils parlent, ce qui montre que nous ne sommes que dans la tête du père, ce « tu » déjà démontré, celui-là même dont le lecteur se rapproche au point de se sentir lui-même interpellé.

Ces points de suspension seraient alors, selon l'étude d'Anne Coudreuse, une manière de : « souligner, voire [de] susciter les effets pathétiques[, qui] viennent mimer dans le texte la manière dont l'émotion coupe le souffle et contraint à chercher des mots [...]inexacts à transmettre. [Ils sont comme] des trous d'air⁷⁸ » qu'il revient au lecteur de

⁷⁷ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.14.

⁷⁸ Anne COUDREUSE, « La rhétorique des larmes dans la littérature du XVIIIe siècle : étude de quelques exemples », *Modèles linguistiques*, vol. 58 (2008), <https://journals.openedition.org/ml/379> (page consulté le 28 mai 2018)

remplir avec sa propre imagination. C'est dire que les points de suspension agissent eux-aussi, à travers les non-dits qu'ils laissent planer dans les conversations, comme agents synonymes de sincérité dans le texte, puisqu'ils se veulent être l'expression des émotions tronquées des différents personnages; tronquées parce qu'indicible et inaccessible même à ceux qui ressentent le besoin de parler : « —*Pourtant, j'ai fait comme toi. Pas la même job, c'est vrai : toi t'as étudié pis toute [.] J'ai fait ce qu'il fallait, autant que toi...— Faut croire que ça... que ça garantit rien*⁷⁹ ». Le père essaie réellement de comprendre ce qu'il a fait pour mériter cette souffrance, mais n'y arrive pas. Il compare sa propre vie à celle de son ami, et ce dernier ne sait clairement pas quoi répondre, même si les points de suspension laissent deviner un besoin de trouver les mots qui reconforteraient le personnage déchiré par la peine. L'effet pathémique n'en est que plus efficace, puisque le lecteur peut facilement ressentir les émotions qui lui sont indiquées par le texte et par la ponctuation démontrant de toutes les manières possibles le tourbillon qui s'abat sur le protagoniste, que ce soit par la vitesse des propositions ou par les blancs laissés par les points de suspension.

Cette stratégie d'écriture est bel et bien à percevoir comme une tentative d'hameçonnage du texte envers le lecteur afin de le forcer à compléter ces mêmes blancs, à s'impliquer et à participer à la tragédie, comme le dit Coudreuse. C'est donc une manière de faire participer le spectateur, encore une fois, comme pour s'allier au rythme des mots et au « tu » qui revient sans cesse dans cette adresse déjà explicitée. Le non-dit est alors utilisé de façon à faire surgir ce qui était tue, afin de lui permettre de se faire entendre tout en

⁷⁹ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.21.

donnant à réfléchir à propos de la raison de la censure⁸⁰. C'est dire que le lectorat est soumis à la fois à l'émotion du protagoniste, mais aussi à son esprit troublé, à son désir de vengeance, à sa colère, mais plus encore, il doit aussi découvrir pourquoi certaines phrases sont tronquées et ce que cela cache de sous-entendus. Le lecteur est ainsi forcé de participer à l'histoire, ce qui l'implique encore plus et rétrécit encore la distance entre l'œuvre et lui. Ces non-dits ont donc pour fonction, selon Coudreuse, d'ajouter à l'« effet dramatique du texte de fiction⁸¹ », mais aussi à inclure le lecteur, d'une certaine manière. Dans ce but, les paroles du personnage principal et des gens qui l'entourent sont insérées de façon à couper les phrases émotives, afin de positionner la narration et le lecteur à la fois dans la tête du personnage, et à la fois dans son environnement immédiat; une phrase rapportant les pensées ou les émotions de l'homme est sectionnée, sans aucune ponctuation, et continue ensuite après les paroles explicitées, sans majuscule: « l'appartement devient rapidement le théâtre de votre communion dans la rage, le désespoir et l'incompréhension, et il y a une phrase que tu répètes — *Qu'est-ce que j'ai fait de pas correct?* trois ou quatre fois⁸² ». Cette façon de faire a pour effet de rapprocher encore le lecteur, de l'empêcher de prendre une distance face au texte qui le garde en haleine jusqu'au bout.

Afin de bien faire ressentir les émotions et surtout, d'impliquer le lecteur lui-même dans le texte, l'adresse utilisé par le narrateur omniscient est d'une efficacité redoutable.

⁸⁰ Nicole Fernandez BRAVO, « Le langage de l'émotion dans les textes littéraires », dans Nicole Fernandez BRAVO, dir., *Lire entre les lignes: l'implicite et le non-dit*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2003, p.274.

⁸¹ Anne COUDREUSE, « La rhétorique des larmes dans la littérature du XVIIIe siècle : étude de quelques exemples », *Modèles linguistiques*, vol. 58 (2008). <https://journals.openedition.org/ml/379>

⁸² Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.13

C'est cette utilisation du « tu » envers un personnage dont on ne mentionne jamais le nom qui vient chercher le lectorat et le faire participer de ses propres sentiments (sentiments dictés et inculqués inconsciemment par la narration). Le rythme pressant de la longue phrase qui n'en finit plus vient aussi l'emprisonner dans la toile de noirceur qui se tapit aux tréfonds de son être : noirceur amplement exploitée entre les quelques pages qui constituent la fiction de *Contre Dieu*. Senécal réussit un coup de maître puisqu'en l'espace de cent sept pages, il parvient à toucher profondément son destinataire, qui termine la lecture essoufflé et bouleversé, se demandant quand cette lutte du protagoniste verra enfin son aboutissement, et peut-être, son point final.

CONCLUSION

L'œuvre d'horreur est donc réellement remplie d'éléments de manipulation pathémique. Tout du moins, *Contre Dieu* l'est certainement. D'autres éléments peuvent aussi être à considérer : le pacte de lecture entre le texte et le lecteur, les différentes figures de style, le rythme saccadé et bien d'autres... tous ces éléments seraient aussi possiblement à explorer plus avant si l'on veut décortiquer chaque os du squelette de l'œuvre de Senécal. L'important, pour la présente étude, c'est que nous avons prouvé que le texte d'horreur est constitué de stratégies visant à ancrer le lecteur au sein même du texte, afin de le faire participer et de le garder englué aux pages qui l'entraînent dans la noirceur humaine du personnage principal.

Justement, l'auteur réussit un coup de maître avec *Contre Dieu*. Il arrive en effet à y mettre en branle un réseau d'effets pathémiques de taille et ce, dans un nombre de pages plus que limité : un faible cent sept pages, ce qui est très court si l'on considère la quantité de procédés que l'on peut considérer comme étant partie prenante de chacune des lignes qui constituent le texte. Cette étude de l'œuvre a ainsi permis de mettre de l'avant plusieurs des tactiques de manipulation utilisées par Patrick Senécal telles que la création d'un univers pathémique émotionnellement chargé et ayant la fonction d'ouvrir le cœur du lecteur à ce qui s'ensuit : un monde rempli de douleur et d'horreur psychologique. L'exploitation des peurs profondes de l'être humain reliées, entre autres, à l'explosion du rêve américain durement atteint, sert aussi à impliquer un lecteur modèle présumé, réunissant d'ores et déjà les ingrédients de base d'une recette gagnante pour ravir les papilles émotionnelles d'un lecteur. Si l'on ajoute un assaisonnement généreux constitué d'une narration veillant à utiliser l'adresse afin de capter l'attention du lectorat, et rehaussé d'une ponctuation qui

propulse ce dernier dans un rapide tourbillon incessant, on obtient un texte d'une efficacité redoutable au niveau rhétorique. Ces éléments sont certainement une part importante de ce qui force le lecteur à continuer sa lecture alors que l'œuvre aurait de quoi en repousser plusieurs, tout comme les autres éléments précédemment exposés. Nous pouvons donc dire sans crainte que *Contre Dieu* est bel et bien constitué d'éléments qui entrent dans la catégorie de la manipulation pathémique.

En nous basant sur cette conclusion, nous pouvons dire qu'il est dommage que les textes d'horreur soient ainsi mis de côté par les diverses études rhétoriques, puisque, comme nous l'avons démontré, leur fonctionnement est certainement basé sur un univers pathémique ayant pour but de provoquer les émotions. Toutes les recherches préalables effectuées pour cette analyse et toutes les œuvres de références consultées (que ce soit des œuvres « papier », des articles, des revues ou même des études trouvées sur Internet...) portant sur les termes de la rhétorique, du pathos, de la pathémisation, ou tout autre terme du même type, n'ont mené à aucune trouvaille quant à une étude existante portant sur l'horreur, et pourtant, ce genre a bel et bien pour but de provoquer le frisson, la douleur, la peur, la terreur, etc., comme d'ailleurs toute autre œuvre de fiction. N'est-ce pas le propre des livres de fiction que de « faire ressentir » ? Ne dit-on pas de la lecture qu'il s'agit d'un voyage dans un autre imaginaire, un autre monde, un autre univers ? Est-ce qu'un genre prévaut réellement sur un autre ? C'est exactement la raison d'être de cette étude : démontrer que le texte d'horreur est constitué d'un ensemble de techniques de manipulation pathémique visant à faire ressentir toutes les émotions qui lui sont propres, tout autant que

pour les autres œuvres fictionnelles. À nous d'appliquer ces techniques afin de faire ressentir, à notre tour.

BIBLIOGRAPHIE

BRAVO, Nicole Fernandez. « Le langage de l'émotion dans les textes littéraires », dans Nicole Fernandez BRAVO, dir., *Lire entre les lignes: l'implicite et le non-dit*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2003, p. 261-274.

CHARAUDEAU, Patrick. « Une problématisation discursive de l'émotion », dans Christian PLANTIN, Marianne DOURY, et Véronique TRAVERSO, dir., *Les émotions dans les interactions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000, 329 p.

COLUCHE. *L'Horreur est humaine*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafond, 2016, 223 p.

COUDREUSE, Anne. « La rhétorique des larmes dans la littérature du XVIIIe siècle : étude de quelques exemples », *Modèles linguistiques*, vol. 58 (2008). <https://journals.openedition.org/ml/379>

DE SADE, Donatien Alphonse François. *120 Journées de Sodome, Troisième partie*, Paris, 10/18, 2014, 542 p.

ECO, Umberto. *Notes sur la sémiotique de la réception*, Paris, Institut national de la langue française, 1987, 27 p.

GHEORGHE, Mirela. « La Rhétorique de la peur dans la littérature fantastique », *EIRP Proceedings*, vol. 4 (2009), p. 776-779.

HALSALL, W. Albert. *L'Art de convaincre. Le récit pragmatique : rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, éditions Paratexte, 1988, 436 p.

« Horreur », dans *Sensagent*, Paris, Le Parisien, s.d., [http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Horreur%20\(litt%C3%A9rature\)/fr-fr/](http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Horreur%20(litt%C3%A9rature)/fr-fr/)

« Horreur psychologique », dans *Stringfixer*, https://stringfixer.com/fr/Psychological_horror_film

MORRISSETTE, Bruce, « De Stendhal à Robbe-Grillet : modalités du point de vue », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Vol. 14, no 1 (1962), p. 143-163. https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1962_num_14_1_2223

PLANTIN, Christian, « La construction rhétorique des émotions », dans Eddo RIGOTTI et Sara CIGADA, dir., *Rhetoric and Argumentation*, Lugano, Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 1999, 270 p.

SENÉCAL, Patrick. *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, 107 p.

SOLDINI, Fabienne, « Le fantastique contemporain, entre horreur et angoisse », *Sociologie de l'Art*, Vol. 1, n° 2, (2003), <https://www.cairn.info/revue-sociologie-de-l-art-2003-1-page-37.htm>

STFOCH, « Patrick Senécal », dans *Loi 1901*, s.l., Plume libre, 2008, http://www.plume-libre.com/index.php?option=com_content&view=article&id=449&Itemid=7

ANNEXE 1

Conversation du départ

« La journée s'est très bien passée.

— Tant mieux. Ta mère va bien?

— En pleine forme. Franchement, elle m'épate. Elle te fait dire bonsoir.

— Dis-lui bonsoir de ma part aussi. Partez-vous bientôt?

— Dans deux minutes, on aura nos manteaux sur le dos. Il neige pas, on devrait être à la maison dans une heure. T'as soupé?

— Je viens juste de finir. Je me suis fait réchauffer une tourtière.

— Toujours aussi cordon-bleu... Pis au magasin?

— Pour un dimanche aussi ensoleillé, ç'a été une grosse journée. Tout le monde est venu acheter des skis, je sais pas pourquoi. Mais je m'en plains pas. (rires) J'ai l'impression qu'on va aller en Floride trois semaines l'automne prochain, au lieu de deux.

— C'est vrai?

— Tu vois que ça vaut la peine que je travaille le dimanche de temps en temps!

— Comme si tes employés pouvaient pas se débrouiller sans toi!

— Je suis indispensable, tu le sais ben.

— (rires) C'est ça, oui. Tiens, les enfants veulent te parler.

— Passes-les moi.

— Salut, papa.

— Salut, ma grande. T'as été gentille avec mamy?

— Oui. Elle nous a donné beaucoup de chocolat. Pis à moi, elle a donné des sous, pour mon p'tit cochon. Quatre dollars parce que j'ai quatre ans.

— T'es chanceuse, hein?

— Je t'aime, papa. J'ai hâte de te voir.

— Moi aussi je t'aime.

— Je te passe Alexis.

— A'ô, papa...

— Allô, champion. T'as été fin toi aussi avec mamy?

— Voui...

— Pis elle t'as donné des bonbons, il paraît?

— Voui. 'eacoup.

— Pis t'en as-tu gardé pour moi?

— Non. Vai mangé toute.

— Ah, mon gourmand! Je t'aime, mon tit-homme.

— 'e p'aime, papa.

—Passe-moi maman.

— Bon, on part. Qu'est-ce que tu dirais d'un film collé-collé ce soir?

— Bonne idée. Arrête au club vidéo en passant.

— O.k. J'ai hâte de te voir.

— Moi aussi.

et ça commence quand tu vas répondre à la porte pour te trouver face à deux flics qui te dévisagent comme s'ils portaient la misère humaine sur leurs épaules, ils te demandent ton nom, et ta réponse n'arrange rien car leurs visages s'affaissent de plusieurs centimètres, alors tu attends, la main gauche sur le bouton de la porte, la droite refermée sur la télécommande de la télévision, et tu finis par demander ce qui se passe, ils te demandent si ta femme est bien Judith Péloquin, et ta voix est maintenant plus forte, ta voix est maintenant tremblante quand tu répètes ta

— Criss, que c'est qui se passe, là?

question, puis l'un deux ose enfin te regarder dans les yeux⁸³ ».

⁸³ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.7.

ANNEXE 2

Abasourdissement total

« Jean-Marc te dis qu'il va s'occuper de tout, Jean-Marc qui a toujours été si généreux, si serviable, et tu l'examines un moment avec perplexité, tu tournes la tête, le regard lointain et nébuleux, silence, murs verts, voix en provenance de l'interphone, toussotements dans les corridors[...] enfin il part, tu es seul, tu ne fais rien, absolument rien⁸⁴ ».

« tu ne bouges pas, tu te masses seulement le visage avec une extrême lenteur[,] tu marches vers l'entrée de ta maison mais tu t'arrêtes, mais tu l'examines, mais tu l'étudies, l'effroi dans ton regard, tu fouilles dans tes poches⁸⁵ ».

« mais tu ne peux attendre d'entrer, tu le lui — *Ils sont tous morts, Sylvain.* dis maintenant, sur le seuil⁸⁶ ».

« — *Pourtant, j'ai fait comme toi. Pas la même job, c'est vrai : toi t'as étudié pis toute [.] J'ai fait ce qu'il fallait, autant que toi...*
— *Faut croire que ça... que ça garantit rien*⁸⁷ ».

« tu le dévisages alors avec une perplexité rageuse, frappé par ces mots⁸⁸ »

⁸⁴ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.11.

⁸⁵ *Ibid.*, p.12.

⁸⁶ *Ibid.* p.12.

⁸⁷ *Ibid.*, p.21.

⁸⁸ *Ibid.*, p.14.

ANNEXE 3

Preuve de réussite

« *J'ai l'impression qu'on va aller en Floride trois semaines l'automne prochain, au lieu de deux*⁸⁹ ».

« Comme si tes employés pouvaient pas se débrouiller sans toi⁹⁰ ».

« tu donnes un seul coup de téléphone, à ton magasin, tu parles à ton gérant[,] il te demande des consignes⁹¹ ».

⁸⁹ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.7.

⁹⁰ *Ibid.*, p.8.

⁹¹ *Ibid.*, p.24.

ANNEXE 4

Comportement exemplaire

« une fille seule là-bas, une trentaine d'années, jolie[,] te souri[t,] tu détournes aussitôt les yeux, comme tu le fais chaque fois qu'une fille flirte avec toi, et je sais que tu as développé ce réflexe pour éloigner la tentation, les ennuis et le désordre⁹² ».

« *Ça fait neuf ans que c'est pas le temps! Ça fait neuf ans que je me retiens, que je fais ça comme il faut⁹³* ».

⁹² Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.33.

⁹³ *Ibid.*, p.34.

ANNEXE 5

Déni et Isolement

« finalement le refus, évidemment, ton vieux réflexe face à ce que tu ne peux pas accepter, et tu dis que c'est impossible, et tu dis que tu leur as parlé il y a une heure, et tu le martèles sur le ton de celui qui n'acceptera aucune contestation[,] tu refuses toujours, tu cries «non » plusieurs fois, tu veux même fermer la porte[,] tu vocifères que c'est une erreur »⁹⁴

« puis tu te lèves, pressé, agité, tu dois partir, Sylvain n'en revient pas, t'ordonne de rester, mais non, tu ne peux pas[,] mais tu lui cries que tu le rappelles ce soir[,] et tu es déjà dehors, cours presque vers ta voiture, montes[,] alors tu démarres, le plus vite possible, comme si tu fuyais les bras d'une maîtresse vicieuse⁹⁵ ».

« le téléphone sonne plusieurs fois[...] mais tu ne réponds pas⁹⁶ ».

« c'est la sonnerie de la porte d'entrée qui te réveille, tu demeures étendu tandis qu'on sonne trois, quatre, cinq fois, finalement le silence, tu te lèves, t'approches de la fenêtre, une voiture qui s'éloigne⁹⁷ ».

« ils seront là pour toi, ne t'abandonneront pas, tu dis d'accord mais à condition qu'ils soient tous là demain[,] mais tu insistes, sans ironie, ni — *Ça, c'est si votre maison brûle pas à soir. Ou si un voleur vous cambriole pas cette nuit. Ou si tes enfants reviennent de l'école tout à l'heure. Peut-être qu'ils vont se faire attaquer sur le chemin du retour. Peut-être qu'un maniaque va les capturer, les torturer pendant des heures pis les tuer.* Malice, et le silence s'allonge, parasité par la respiration d'Alain, mais il parle enfin, voix déconcertée, un rien rancunière⁹⁸ ».

« mais tu lui ordonnes de ne pas te suivre, tu ne veux plus le voir⁹⁹ ».

« tu ne retourneras plus jamais dans ta maison¹⁰⁰ ».

« — *Je veux pas retourner là-bas, même pour quelques heures! Pis je veux revoir personne! Personne*¹⁰¹ ».

⁹⁴ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.9.

⁹⁵ *Ibid.*, p.15.

⁹⁶ *Ibid.*, p.17.

⁹⁷ *Ibid.*, p.17.

⁹⁸ *Ibid.*, p.27.

⁹⁹ *Ibid.*, p.38.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.52.

¹⁰¹ *Ibid.*, p.79.

ANNEXE 6

Comportement autodestructeurs

« tu n'as plus faim mais tu avales, tu t'empiffres, tu engouffres, crème glacée, biscuits, galettes, tu rotates, grimaces de douleur, te prends le ventre à deux mains mais tu ne t'arrêtes pas, et tu ne range rien, et tu ne refermes aucun pot, et tu fais des miettes partout, puis tu es pris de nausées, tu portes la main à ta bouche mais tu ne bouges pas, ne marches pas vers la salle de bain, tu ouvres plutôt la bouche et ça sort, ça fuse, ça gicle sur l'îlot de la cuisine, un long jet de vomi qui éclabousse tout, tu essuies ta bouche et retournes au salon, tu y reste jusque tard dans la nuit, inerte¹⁰² ».

« tu marches parmi les débris, vas à la chambre de bain, examines la minuscule coupure sur ta joue, attrapes la bouteille de désinfectant, l'ouvres, mais tu arrêtes ton mouvement, mais tu examines la bouteille, mais tu hésites, ton reflet dans le miroir, alors tu portes la bouteille à tes lèvres, tu emplis ta bouche de désinfectant, tu le gardes sans l'avaler en scrutant ton reflet, puis tu recraches le liquide dans le miroir, ton reflet maintenant tout dégoulinant, comme si tu fondais¹⁰³ ».

« tu commences à pédaler[,] et tu pédales, et tu rames, tu montes le degré de résistance au maximum, et tu pédales, et tu rames, et tu vas le plus rapidement possible, tu grimaces, tu sues abondamment, tu serres les dents, tes membres commencent à trembler sous l'effort mais tu ne ralentis pas, tu pousses, tu pousses, dix minutes, puis quinze, puis vingt, trente, quarante-cinq minutes à pousser au maximum, sans répit, ton corps gluant de sueur sous tes vêtements détrempés, ton visage écarlate, ta respiration sifflante, tu ralentis malgré toi, tu grognes, tu cries, tu ne veux pas arrêter, mais tu portes soudain la main à ton cœur en croassant de douleur, tu t'effondres au sol, sur le dos, en convulsions, hoquetant, sans cesser de tordre tes doigts sur ta poitrine brûlante¹⁰⁴ ».

« tes vêtements crasseux et tachés à quelques endroits, tu te sens sous les bras, tu respires l'odeur de ta chemise, tu grimaces de dégoût et pourtant une certaine satisfaction se dégage de toi¹⁰⁵ ».

¹⁰² Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.16.

¹⁰³ *Ibid.*, p.17.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.25.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.82.

ANNEXE 7

Échapper à la pitié, jalousie du bonheur des autres/rendre les autres malheureux

« la chaise est lourde à retenir dans la rampe, et soudain tu ne la retiens plus, la chaise descend [,] elle prend de la vitesse[,], tu n'interviens pas, [..]Juliette [...] pousse des petits cris[,], essaie en vain d'arrêter les roues[,], s'immobilise au milieu de la chaussée au moment même où une voiture freine brusquement, et une seconde automobile emboutit la première, et toi tu t'approches[,], tu te penches[,],

—*Et maintenant, tu te sens forte*¹⁰⁶ ».

« mais tu lui ordonnes de ne pas te suivre, tu ne veux plus le voir¹⁰⁷ ».

« tu reviens au couple, à leurs sourires, à leurs roucoulements, à leurs baisers, puis le train s'arrête, les portes s'ouvrent, personne ne fait mine de sortir, le couple toujours perdu dans leur amour[,], qui ne se rend compte de rien, alors tu pousses le landau, poussée brève mais forte, et le landau franchit les portes une seconde avant qu'elles ne se referment, le couple doit alors réaliser qu'il manque quelque chose dans leur périphérie car ils cessent enfin de se manger des yeux, tournent la tête, se lèvent, jettent des regards éperdus partout, et la femme voit enfin le landau sur le quai et se met à crier[,], agrippe la manette d'urgence contre le mur[,], ça ne fonctionne pas[,], et ta voix est aussi vide que — *C'était quoi, les probabilités pour que cette manette marche pas? ta vie*¹⁰⁸ ».

¹⁰⁶ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.31.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.38.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.47.

ANNEXE 8

Personnage à l'état psychologique instable

« tu lui demandes pourquoi elle a accepté de te suivre ce soir, et sa réponse — *Parce que tu souffres*. T'ébranle un peu, tu lui demandes si ça se voit tant que ça, elle ne répond pas mais son silence est éloquent, tu [...] émetts un ricanement condescendant, elle ne réagit pas[,] ses yeux doux mais tristes, tu declares qu'elle n'a pas l'air très en forme non plus, elle a un léger sourire, sa voix est à peine un — *Tu vois, c'est pas si dur à remarquer...* souffle[,] mais tu secoues la tête[,] et tu commandes deux autres *shooters*¹⁰⁹ ».

« elle a vécu un grand malheur et cela lui a ouvert les yeux sur plein de choses¹¹⁰ ».

« tous les gens qui souffrent ou qui cherchent à redonner un sens à leur vie¹¹¹ ».

« *Il ne s'agit pas de se connaître, mais de se reconnaître. Tous ces gens qui souffrent intensément se reconnaissent*¹¹² ».

¹⁰⁹ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.39.

¹¹⁰ *Ibid.*, p.54.

¹¹¹ *Ibid.*, p.68.

¹¹² *Ibid.*, p.69.

ANNEXE 9

Personnage ne combat pas la noirceur humaine

Le père laisse « rouler » la chaise de sa cousine handicapée dans la rue¹¹³.

L'homme tente de violer une jeune femme, puis la tue¹¹⁴.

« *Mais moi, je me crisse de ce que je fais*¹¹⁵ ».

Il tue le prêtre¹¹⁶.

¹¹³ Patrick SENÉCAL, *Contre Dieu*, Montréal, Éditions Les 400 coups, 2010, p.31.

¹¹⁴ *Ibid.*, p.60.

¹¹⁵ *Ibid.*, p.73.

¹¹⁶ *Ibid.*, p.95.

LE REGARD DE L'ÂME

Par Roxanne Bouchard

CHAPITRE 1

LA COLLECTION

Les yeux sont le miroir de l'âme, pense-t-il, le visage fermé, en ajoutant une paire de globes oculaires imbibés de formol à sa collection sur l'étagère. Des yeux magnifiques. D'un bleu si translucide. On croirait y voir l'eau des Caraïbes. C'est tellement dommage... Ils n'ont rien laissé passer, pas encore cette fois. Il faudra tenter une autre seconde, une autre minute.

Atteindre l'instant précis est si compliqué. Il faudra revoir le moment exact. Il y a si longtemps maintenant qu'il cherche. La retrouver. La revoir. Comme la première fois. Comme la seule fois.

Bien cachée. Derrière un miroir sans tain. Immense illusion. Qui occupe presque tout le mur de la chambre verte. Cachette parfaite. La tablette compte maintenant quinze paires d'yeux bleus, plus foncés et plus pâles. Disposés en dégradé. Pour la beauté artistique qu'il procure. Chacun d'eux est arrosé et rempli de formol. Lustré. Engorgé. Pour

une meilleure conservation. Le dernier regard était plein de lumière, jusqu'au dernier instant, mais il a perdu toute âme quand il a compris que sa mort approchait. Déception.

Mick ajuste bien l'angle de chaque œil. Pour être orienté exactement vers le lit. Vision optimale sur le spectacle ; les âmes doivent le voir à l'action. Toujours. Puis il referme sa caverne d'Ali Baba avec précaution. Regarde son reflet. Se fixe. S'observe. S'approche de plus en plus. Il veut voir au plus profond de son âme. Il sourit. Un sourire de fauve. Elle est bien là, son âme. Aussi étincelante et magnifique, plus vibrante que jamais.

Il voit soudain le reflet de sa victime derrière lui. Son sang s'accélère dans ses veines. Il se retourne vers les restes du cadavre. Les cordes lacèrent le corps encore chaud de la jeune femme. Comme fusionnés, alors qu'elle flotte au-dessus du lit. Irréelle. Magnifique. Figée. Retenue à quatre pattes. En suspens. Ses cheveux blonds pendent de chaque côté de sa tête. Son regard vide. Noir.

Les pinces ont retiré délicatement les sphères précieuses à merveille.

Son sang ruisselle encore sur la toile de plastique qui recouvre les lieux. Il coule de chaque plaie. Sur les poignets, les chevilles, le cou, et sur chaque membre lacéré par la lame ravageuse. Immense lésion immobile. Ses chairs n'ont plus rien d'humaines. Dans son visage, une expression de souffrance intemporelle que l'on distingue, malgré ses traits méconnaissables. Beauté resplendissante à jamais gravée dans la mémoire du prédateur. Mick n'y tient plus. S'avance vers le lit. Une érection incontrôlable le garde tout entier

concentré sur cet unique but : le plaisir. Il enlève les cordes une à une, laissant le corps retomber doucement dans ses fluides.

Il faut lui rendre hommage. Il est magnifique.

Dans un mouvement délicat et saccadé à la fois, il se couche sur la femme et entreprend un va-et-vient d'abord rempli de dévotion puis de plus en plus puissant. Tout entier à son envie. En jetant des coups d'œil au miroir sur le mur. Quand le spasme final approche, il se retire et place son membre dans une des orbites vides, pour jouir dans l'orifice oculaire. Avec un cri sourd. Comme une prière à la défunte.

Après quelques minutes d'inconscience, il regarde enfin le carnage qu'est devenue sa chambre. Il regrette de ne pas avoir encore réussi. L'âme ne s'est pas montrée pendant qu'il tuait sa victime, pas encore cette fois. La quête continue.

Il se demande quand il retrouvera ce reflet. Cette lumière. Cette parcelle de vie qui se montre juste avant la mort. Il espère toujours. Il réussira la prochaine fois. Il regarde sa montre; le temps file trop vite.

Puis, il se met au travail. Cette pagaille ne se nettoiera pas toute seule et son livre l'attend.

CHAPITRE 2

JEUX D'ENFANTS

— Ton chien est vraiment magnifique! C'est quelle race?

La maman regarde son petit blondinet de trois ans qui court en rond autour d'un énorme chien au pelage soyeux. Le soleil de cette fin d'après-midi reflète sur les poils roux du mastodonte qui semble heureux de ce petit être qui rigole à gorge déployée devant ses cabrioles. La salopette en jeans de l'enfant est maculée de taches de gazon, son T-shirt rouge rayé bleu est couvert de la salive du gros bêta qui le lèche dès qu'il en a l'occasion.

L'homme sourit en observant la scène.

— C'est un *Golden Retriever*. L'un des meilleurs chiens en ce qui a trait aux enfants. Ma femme et moi avons hâte de voir arriver la petite Rosalie... plus que deux mois et elle sera avec nous. Albert sera heureux d'être grand frère. Il adore les enfants! Regarde-le aller avec ton fils, il est tellement heureux et doux!

La maman éclate de rire. L'enfant se retourne et regarde sa mère. Elle rayonne de bonheur. Ses yeux bleus sont éclatants et brillent de mille feux. Joie. Amour. Son verre de limonade fait de drôles de sons. Elle dit que c'est la glace qui craque en contact du liquide. Il ne comprend pas... Le verre ne craque pas lui, mais il touche au liquide aussi. C'est bizarre. Maman doit avoir raison, elle sait tout!

Il fait sa plus belle grimace souriante à maman. Bonheur. Fierté. Retourne à Albert qui cherche son attention du bout du nez. Son gros museau le pousse sans arrêt pour qu'il continue son jeu préféré.

— A'ette Abet! Moi va tomber si tu con'inu!

Il rigole de plus en plus et ne peut s'empêcher de prendre le gros ours roux dans ses bras.

— Meilleu' ami à moi! E t'aime Abet!

L'homme se retourne vers la maman dont les yeux brillent!

— Encore combien de temps avant que ton homme ne revienne de son *post* en Allemagne?

La maman soupire et regarde le petit, triste soudain :

— Encore un mois. J'ai tellement hâte de le voir! Je sais que je lui envoie des photos de son fils, mais il va tomber à la renverse quand il verra combien il est devenu un vrai petit homme! Il parlait à peine quand il est parti il y a six mois. Oh, il disait bien quelques mots, mais ses phrases étaient beaucoup moins complètes, et il devait

encore beaucoup se faire deviner! Maintenant il est facile de le comprendre. Vous êtes chanceux, ta femme et toi... vous n'avez pas eu à être séparés quand l'armée t'a *posté* ici.

— Je sais! Le fait qu'elle soit dans le même régiment que moi a beaucoup aidé! Et le mariage aussi! Il faudrait que Pierre pense à faire le grand pas et à t'épouser!

La maman éclate de rire. Et regarde son ami et voisin Charles.

— Tu connais Pierre! Il refuse qu'on se marie si ses parents ne peuvent être présents... Disons que le fait qu'ils habitent en Angleterre n'aide pas. Ils n'ont pas les moyens de prendre l'avion pour le moment et nous non plus, donc nous attendons! Mais c'est vrai que ce serait plus simple : fini les séparations de plusieurs mois! Il pourrait voir grandir son fils chaque jour avec moi. Ahhh! Encore un mois et je pourrai l'avoir dans mes bras!

— Oui! Et tu seras tranquille pour quelque temps, ils ne l'enverront pas à l'extérieur avant plusieurs mois après ça!

Elle soupire encore et tourne les yeux vers son beau grand bébé qui sermonne le gros toutou assis devant lui :

— Abet, pas sauter su' moi. Moi petit. Toi fais mal à moi. Moi plus jouer a'ec toi si tu con'inu!

Et le chien de baisser la tête honteusement. L'enfant se retourne vers sa mère, fière de lui, pour voir si elle l'a vu prendre le contrôle de la situation. Il voit alors les yeux pleins d'amour de sa maman posés sur lui. Tendresse infinie. Amour absolu. Inconditionnel.

CHAPITRE 3

TRAVAIL

Il fait le tour de chaque centimètre de l'endroit avec application. Pour être certain qu'il ne reste personne. Il vérifie sur les écrans gris et blancs de ses caméras. Il ne doit y avoir aucun sursaut de vie dans l'établissement. Certaines tâches méritent d'être accomplies avec toute l'attention possible et aucune interruption ne peut être tolérée. Mick appuie sur différents boutons, arrête les caméras de sécurité. Vérifie que les portes sont verrouillées à double tour de l'intérieur. Puis, va chercher le corps en lambeaux enveloppé dans un sac mortuaire, caché derrière le *container* du bâtiment. Le met sur un chariot de métal luisant. La nuit est noire. Opaque. Aucune étoile ne montre son nez alors que la lune est cachée derrière les nuages. Il peut prendre son temps. Rien ne presse.

Machinalement, il entre dans la pièce surnommée « le Four ». Nom tout désigné pour l'endroit où les humains retournent à la poussière. L'odeur des produits et des corps calcinés est encore plus forte que d'habitude. Il y a eu sept incinérations ce soir. Il appuie sur le bouton de mise en marche de la machine et s'assoit tranquillement à côté du cadavre

pour fumer une cigarette, en attendant que le feu soit bien chaud. La fumée de sa clope monte doucement pour se mêler à celle qui règne en permanence dans la pièce. Danse langoureuse d'émanations entrelacées. Volupté crépitante.

Il jette son mégot dans les flammes et se met à la tâche. Chaque morceau doit être méticuleusement brûlé. Il ne doit rien rester. Aucune trace. Mick a l'habitude. Il ne sait même plus combien de dépouilles sont passées dans cette machine. Entre les siennes et les autres, il a fini par perdre le fil.

C'est si facile. Les gens ne s'imaginent pas comme ça peut être facile. Tuer. D'autant plus qu'un énième crématorium vient de fermer, il y a six mois. Manque de budget. Merci la vie. Un nombre non négligeable de cadavres arrive maintenant chaque jour. Ce qui facilite encore la disparition des corps de Mick : les ajustements de gaz du brûleur ne sont pas encore faits, et risquent de prendre encore une éternité avant de l'être. Les factures sont mélangées et les fermetures de crématoriums tout autour sont légion. Les joies des gouvernements qui préfèrent couper les budgets des services qui ne sont pas considérés comme étant « essentiels ». Tout compte fait, cet argent n'est jamais réinvesti ailleurs. Les poches des dirigeants sont pleines. Retraites dorées. Coussins luxuriants.

Mick prend son petit sceau et le remplit des cendres de sa victime avant de brûler les preuves : les papiers qui ont servi au nettoyage, le sac mortuaire, les bâches de plastique, etc. Il attend que tout soit redevenu poussière. Parfait. Il va pouvoir retourner à son poste. Son livre et son sandwich copieux l'attendent sagement. Le Marquis de Sade est encore ouvert sur son bureau et la hâte le tenaille. C'est son préféré. *120 Journées de*

Sodome est noir à souhait. Pervers. Violent. Le simple fait de penser aux sévices qu'imposent les quatre hommes aux quarante-deux personnes à leur merci lui donne une envie irréprouvable et évidente. Vite. La pression est forte. Il nettoie donc le sang sur le plancher et les quelques gouttes qui lui sont tombées dessus, replace ses cheveux, éteint la machine. Dernier regard. Tout va bien. Aucune trace ne persiste. Il verrouille la salle, revenue temporairement à son immobilité. Il marche tranquillement vers le bureau de sécurité. À cette heure tardive, rien ne presse. Son érection est sa seule préoccupation et il a tout le temps du monde pour s'en occuper. Son membre est déjà libéré de sa prison et se dresse fièrement. Arrogance. Majesté. Il bouge de gauche à droite, accompagnant chaque pas d'un hochement d'excitation. La main droite de Mick court à la rencontre de la tumescence et entreprend un lent mouvement de va-et-vient alors qu'il s'assoit. La gauche reprend fébrilement le texte controversé :

Elle est tenue par quatre petites cordes minces aux quatre membres, ainsi suspendue dans la plus cruelle attitude, on ouvre une trappe sous elle qui lui découvre un brasier ardent, si les cordes cassent, elle y tombe, on les ébranle, et le paillard en coupe une en déchargeant, quelquefois il la met dans la même attitude, lui met un poids sur les reins et relève beaucoup les quatre cordes de manière qu'elle se crève pour ainsi dire l'estomac et se brise les reins, elle reste ainsi jusqu'à décharge¹¹⁷.

Le mouvement se fait plus rapide. Le souffle de Mick s'accélère. Son excitation est palpable. Douloureuse. Violente.

¹¹⁷ Donatien Alphonse François DE SADE, *120 Journées de Sodome, Troisième partie*, Paris, 10/18, 2014, 542 p. (consulté le 10 Avril 2021).

Il la lie sur un tabouret, à un pied au-dessus de sa tête est un poignard très affilé, suspendu à un cheveu, si le cheveu casse, le poignard très aigu lui entre dans le crâne, l'homme se branle en face, et jouit des contorsions que la crainte arrache à sa victime, au bout d'une heure, il la délivre, et lui ensanglante les fesses avec la pointe de ce même poignard, pour lui faire voir qu'il piquait bien, il décharge sur le cul ensanglanté. — Ce soir-là l'évêque dépucelle Colombe en cul et la fouette jusqu'au sang après sa décharge, parce qu'il ne peut souffrir qu'une fille le fasse décharger¹¹⁸.

L'orgasme est proche. Ses mouvements se font plus rapides. Saccadés. L'implosion est inévitable. Les yeux de Mick sont rivés aux mots. Dans son esprit, des images défilent : les membres qui se touchent, les gémissements des tortionnaires, les cris de lamentations des victimes. Glapissements. Plaintes. Extase. Douleur. Tout s'entremêle alors que la jouissance fulgurante explose. Le fluide chaud s'écoule entre ses doigts. Ses yeux n'ont jamais quitté les mots de l'écrivain. Ils ne se sont pas fermés une seule seconde. L'homme dépose délicatement le texte maudit. Tendrement. Comme si c'était l'objet le plus précieux qui ait existé. Un soupir. Puis, une bouchée de sandwich avant de nettoyer. C'est définitivement une belle soirée.

Heureusement que le crématorium est situé en retrait de la civilisation. Les habitants de la ville ont signé, il y a quelques mois, une pétition pour ne plus entendre les machines

¹¹⁸ Donatien Alphonse François DE SADE, *120 Journées de Sodome, Troisième partie*, Paris, 10/18, 2014, 542 p. (consulté le 10 Avril 2021).

se mettre en marche ni sentir l'odeur de leurs disparus qui brûlent. Heureusement pour Mick. Les bois sont tellement plus accueillants pour ce type de besoin.

CHAPITRE 4

LYLIE

Lylie s'habille lentement. La nervosité rend ses mouvements gourds, saccadés. Elle regarde son reflet dans le miroir de sa chambre et se dit que ce veston est plutôt joli sur elle. Le gris anthracite du veston fait ressortir le bleu gris de ses yeux. S'agence à merveille avec son jeans neuf et sa chemise blanche, qui laisse deviner ses courbes pleines avec un décolleté réservé, mais suffisant.

Elle se dit que malgré ses dix livres en trop (disons quinze), elle est plutôt sexy. Elle chausse ses bottes noires, de cuir italien. Nervosité. Nouvel emploi. Inspection en bâtiment. Super. Merci papa, pense-t-elle en jetant un œil au bordel de son nouvel appartement, tu es le meilleur pour me trouver des emplois qui me vont comme un gant.

Grand 4 ½. Flambant neuf. Situé devant un parc magnifique avec des arbres immenses. Rosaire-Gauthier. Rue Bégin. Près de tout. Si elle pouvait avoir terminé de s'installer, ce serait parfait. Il y a des cartons partout, ouverts ou non. Certains ont des

inscriptions indiquant leur contenu : *Plats de plastique, DVDs, Hiver, Déco cuisine...* Il faudrait bien qu'elle termine de vider tout ça! La peinture est presque sèche maintenant. Encore un jour ou deux et le blanc perle de la plupart des murs sera assez dur pour mettre ses tableaux. Artiste du dimanche. Jolies toiles. Pas assez pro pour les vendre. Exutoire émotionnel. Les murs gris *husky* sont déjà tous terminés. Photos de son père. Endroits favoris. Miroirs extravagants. Tablettes recouvertes de livres de littérature française. Elle passe par la salle de bain pour terminer son maquillage. Grimace devant la tonne de choses sur le bord de son évier. Il faudrait ranger ça aussi... Elle vérifie son fond de teint léger en secouant légèrement la tête sur une chanson de Bon Jovi, puis applique son *Eye liner* noir, non sans devoir faire une ou deux retouches grâce à un *Q-tips* humide. Vive la nervosité.

— *Fuck!* J'veis en avoir pour la journée si j'peux pas arrêter de *shaker!*

Voilà qu'elle se remet à parler comme un bûcheron. Lylie imagine sans peine son père qui lui fait les gros yeux en lui expliquant qu'il n'a pas arrêté d'enseigner pour éduquer sa fille pour qu'elle utilise ce type de langage! Elle inspire bruyamment et ferme les yeux. Expire doucement. Ça va mieux. Elle termine sa ligne autour de l'œil droit et prend son fard à paupières. Très légère touche de rose. Ça fait ressortir le bleu de ses yeux. Un peu de mascara et un brin de rouge à lèvres. Rouge framboise. Magnifique. Sa bouche semble encore plus pulpeuse de cette manière. Elle replace sa tignasse de lionne derrière son oreille. Il faudrait peut-être qu'elle pense à se trouver un coiffeur. Ses cheveux blonds ambrés lui vont maintenant jusqu'au bas du dos. Rien ne presse. Elle a le temps. Elle sourit et prend ses clefs de voiture. S'envoie un dernier baiser ponctué d'un clin d'œil, encore une manie que son père trouve vulgaire. Elle s'en fiche. Il n'est pas là pour le voir. Elle se dit

que c'est une bonne chose : elle aurait eu droit à tout un sermon s'il avait vu tous ses égarements d'aujourd'hui.

Elle rit toute seule en montant dans sa petite *Echo* rouge feu. Elle démarre et se dirige vers le bureau.

CHAPITRE 5

MAUVAISE NOUVELLE

La maman pleure sans arrêt. Mauvaise nouvelle. Très mauvaise nouvelle. Son monde vient de s'écrouler. Elle serre son petit dans ses bras, tout en essayant de reprendre son souffle. L'enfant pleure aussi. Incompréhension totale.

— Pleu'e pas maman! Je t'aime, moi! Toi a'oir mal? Maman co'nier sur la ta'le?

Assise dans la minuscule cuisine au papier peint fleurie de leur maison appartenant à l'armée, maman regarde son fils entre ses larmes. Tout se resserre autour d'elle. Comment peut-elle lui expliquer? Comment lui faire comprendre? Accident. Mort. Ce sont des mots tellement abstraits pour un enfant de presque quatre ans! Il ne sait pas que son père ne reviendra jamais. Que leur bel avenir est compromis. Elle ne sait pas comment lui expliquer qu'un banal accident de ski a pu lui ravir son papa. Celui dont l'enfant a oublié l'odeur, le rire et la chaleur des bras depuis les six mois qu'il est parti. Un bambin de trois ans oublie vite ces choses-là.

— Mon cœur, tu sais qu'on a parlé à papa hier, et qu'il a dit qu'il allait faire du ski avec des copains avant de revenir dans quelques jours?

— Oui!!! Papa glisser sur bouts de bois, debout! Papa vrai'ent fort! Moi pas capab' de faire ça! Moi tomber tout temps!

Maman pleure encore plus fort. Cherche des mots qui ne veulent pas venir. Prend une grande respiration. Avale l'air. Courage!

— Eh bien, papa est tombé aussi... Mais il a percuté un arbre trop vite.

— Pe'cuté?

— Oui, il est rentré dedans très fort.

L'enfant regarde sa maman et sa bouche forme un *Oh!!!*

— Papa s'est fait mal?

— Oui mon chéri. Papa s'est fait vraiment très mal.

— Veux lui parler! Moi dire je t'aime à papa et lui plus avoir mal.

Maman hoquette. Son cœur est brisé. Les larmes coulent de plus belle.

— Tu ne peux pas lui parler mon amour. Papa s'est fait trop mal. Il ne pourra plus revenir maintenant. Son cœur a arrêté de battre. Il avait tellement mal que son cœur a lâché. Il ne reviendra plus jamais.

Le petit garçon regarde maman. Il pleure. Il ne veut pas que son papa ne revienne pas. Il est prêt à l'aider, du haut de ses trois ans et quelques.

— Je peux lui prêter mon che'al de bois. Il va pou'oir monter dessus pour re'enir chez nous! Appelle-le! Dis-lui! Moi vas être gentil, promis. Je 'ais le soigner.

— Je sais que tu es un gentil garçon mon bébé, mais tu ne peux pas l'aider... Il n'y a plus rien qu'on peut faire pour lui! C'est trop tard! Papa est au ciel maintenant.

— Dans l'a'ion?

Maman cherche ses mots. Il ne comprend pas.

— Non mon chéri, pas en avion! Tu te souviens que je t'ai expliqué que ta grand-maman, ma maman à moi, était au ciel avec les anges et que tu ne pouvais pas la voir, mais qu'elle était avec toi?

— A'ec le bon Dieu?

— C'est ça. Eh bien ton papa est allé la rejoindre. Il est là-haut avec elle. Il nous regarde et nous aime. Il va veiller sur nous de là-bas, mais nous, nous ne pourrons pas le voir, ni le prendre dans nos bras.

— NON! Je 'eux pas! Je 'eux papa!

— Je sais mon cœur! Je voudrais tellement qu'il revienne, moi aussi.

Maman serre son petit qui se met à pleurer. Il crie qu'il veut voir son papa. Qu'il veut qu'il revienne dans une semaine comme prévu. Pourquoi a-t-il eu cette idée aussi? Du ski à Sudelfeld – Bayrischzell. C'était de la folie! Le désespoir est palpable autour de cette petite table en bois ronde. Même s'il ne comprend pas vraiment, l'enfant sait que son papa ne reviendra pas à la maison. Parti. Envolé. Alors que maman se demande comment ils vont pouvoir survivre. Pas de mariage. Pas de testament. Pas de revenu. Comment vont-ils faire?

CHAPITRE 6

LA CHASSE

Les yeux de Mick parcourent le petit pub. *La Voie Maltée* est bondée en ce vendredi soir. Des gens s’y retrouvent souvent pour prendre un verre ou manger un encas après une longue semaine de travail. Plusieurs visages lui sont familiers. Quelques hommes qui viennent régulièrement regarder les sports; vraisemblablement pour se retrouver entre eux, sans femmes dans leurs pattes, pour prendre une pinte tranquilles avant de retrouver leurs responsabilités familiales. Mick reconnaît deux ou trois groupes de jeunes femmes habillées très *sexy* qui viennent une fois par mois, environ, pour flirter, ou pour se faire payer des tournées par ces messieurs, plus probablement. Assises au bar. À la recherche de la prochaine proie. À l’affût. Certains, comme le couple à la table juste à côté, semblent avoir un premier rendez-vous. La jeune femme semble mécontente. Jolie. Un visage presque félin, des yeux en amandes légèrement soulignés de noirs, un nez délicat, une bouche fine aux dents blanches et de petites lunettes qui soulignent la forme de ses yeux font d’elle une femme au visage attirant. Les cheveux noirs aux épaules, elle porte un T-shirt serré blanc, au travers duquel on peut deviner un soutien gorge blanc sur une poitrine

appréciable. Sur le devant, en rouge, des mots très appropriés pour le visage quelle arbore : *Je m'en fous*. Elle a attendu toute seule au moins 45 minutes avant que le jeune homme arrive. Elle regarde ailleurs alors que le jeune homme se confond en excuses. Elle jette plusieurs regards autour de la salle en buvant sa sangria blanche. Mick retient difficilement un éclat de rire lorsqu'il entend le jeune homme avouer qu'il envoyait des messages sur son téléphone pendant tout ce temps. À un ami. Ce qui l'a amené à être en retard à ce point. Il n'a certainement aucune chance avec la jeune femme qui l'ignore royalement. Mick reporte son attention sur sa bavette de bœuf. Pas mal. Goûteux, mais un peu trop cuit à son goût. Il aurait peut-être été préférable de le demander saignant plutôt que *medium*. Une jeune blonde passe et accroche le coude de Mick, renversant sa bière au passage. Elle s'excuse pendant cinq bonnes minutes avant de le regarder dans les yeux. Instantanément, le fauve se réveille. Des yeux bleus. Presque cyan. Brillants. Lumineux. Remarquables. Il sourit. Doucement. Il ne faut pas laisser de traces.

— Ne vous en faites pas! J'avais presque terminé, de toute manière.

— T'es sûr?

— Oui, oui! Tout va très bien! J'allais partir. Je dois me lever tôt demain matin! Mais j'ai une petite question pour vous; êtes-vous libre ce mardi soir?

Elle hésite. Mais l'apparence de Mick lui plaît, de toute évidence. Elle fait alors ce qui le répugne au plus haut point : elle change de ton et adopte celui limite enfantin que les femmes ont la fâcheuse tendance à utiliser en croyant à tort que cela séduit les hommes.

— Pour toi? Bien sûrûr!!

— Parfait! Rejoignez-moi au belvédère de Chicoutimi-Nord à 21h. Vous connaissez, je suppose! Il y aura une pluie de perséides ce soir-là, ce sera romantique à souhait et j’apporterai quelques bouchées et du champagne.

Ses yeux s’allument comme les étoiles qu’il lui promet.

— D’accooord! Vous me donnez votre nom et votre numéro?

— Vous saurez tout cela à notre rencontre de mardi, et plus encore! J’aime que le mystère reste intact avant le premier rendez-vous, ça nourrit la magie.

— ... Euh... ok... Je m’appelle N...

— Non, stop! Le mystère doit être entier pour moi aussi!

Clin d’œil. Sourire de tombeur. Enjôleur.

— Alors je vous souhaite une bonne soirée mademoiselle! J’ai hâte de vous rencontrer officiellement mardi!

Il regarde rapidement autour de lui pour s’assurer que personne n’a remarqué son petit manège. Les femmes du bar sont occupées à envoyer des œillades inutiles aux hommes qui regardent le Hockey. *Match* du Canadien de Montréal. Le couple sans avenir à la table à côté est occupé à rire de l’enterrement de vie de garçon qui fait beaucoup de bruit de l’autre côté du restaurant. Les gens paient deux dollars pour frapper le futur marié avec une palette à fessée. On s’en donne à cœur joie. Tout va parfaitement bien. Le prédateur est en sécurité. Il regarde l’addition sur la table devant lui. Sors un billet de 50\$ et se lève.

Il passe devant la jeune blonde sans la regarder et se rend jusqu'à son serveur pour payer.

— Tout était à votre goût, monsieur?

— C'était parfait! Merci beaucoup!

— Content que ça vous ait plu! Merci et bonne soirée!

Une fois en route vers la maison, il sourit. C'est le moment de faire de la place sur l'étagère. La préparation commence. L'excitation monte lentement, faisant durcir sa verge et remplissant la moindre de ses pensées. Mick ne dormira pas beaucoup cette nuit.

CHAPITRE 7

LYLIE

Lylie quitte le bureau. Elle monte dans sa voiture et met sa chanson préférée le plus fort possible. Sans que les haut-parleurs grésillent. *Its My Life* résonne dans le petit habitacle pendant qu'elle revoit cette première journée de travail. Heureuse. Facile. L'équipe est plutôt bien. Trois femmes, quarantaine d'années, mais le corps et le visage fatigués. Sept hommes. Très moyens. Il n'y a pas grand-chose à se mettre sous la dent, mais les gens sont gentils. C'est déjà ça. Elle a pu prendre la mesure des lieux, faire la rencontre de tout le monde, et prendre le temps de se familiariser avec la façon de faire du groupe. Rien de bien compliqué, même la paperasse est assez simple à remplir. Les normes étaient beaucoup plus strictes en banlieue de Montréal. Il est vrai que le Saguenay-Lac-Saint-Jean est bien plus petit. Une chose lui saute justement aux yeux : le rythme de vie est complètement différent ici. Elle n'avait pas eu le temps de remarquer, entre le déménagement, la peinture, le début d'installation et le peu de visite qu'elle a fait, elle n'y a pas vraiment prêté attention. En ce vendredi soir, le soleil est encore haut pour l'heure tardive, les gens marchent tranquillement à l'extérieur. Ils rient, se tiennent par la main, ou

se promènent avec leurs enfants et leurs chiens. Rien à voir avec les vendredis soir à Montréal! Les gens courraient pour aller partout. Pas de temps. Vie stressée. Même ceux qui allaient à la laverie automatique se dépêchaient pour s'y rendre, même s'ils devaient y attendre deux heures pour leurs vêtements. Ridicule course vers l'attente.

C'est peut-être typique de ce mois de juin plus chaud que les normales saisonnières... ici. Lylie a l'impression de pouvoir prendre son temps, comme si ce dernier avait décidé de ralentir ostensiblement dans cette région. Pause mentale. Elle roule doucement en regardant les passants et les *buildings*. Relaxe. En profite pour repérer les lieux et voir le type de gens qu'il y a ici. Se demande s'il y a beaucoup d'hommes potables dans le coin. Si l'idée montréalaise selon laquelle il y aurait plus de femmes que d'hommes, en proportions relativement élevées, est vraie. Dix femmes pour un homme, c'est probablement exagéré.

Son téléphone émet un son de grenouille sur le siège passager; son horaire de la semaine prochaine vient d'arriver. Elle attend tout de même de s'être arrêtée à la station-service du coin pour jeter un rapide coup d'œil, qui lui indique qu'elle devra se rendre dans plusieurs villes; c'est bien. Elle devra aller à Jonquière, à La Baie, à Chicoutimi, à Saint-Ambroise et à Alma. Elle soupire en voyant l'avant-dernier endroit. Le dîner promet d'être pittoresque ce jour-là. Les restaurants se limitent à de petits casse-croûtes miteux. Aucun resto chic ne survivrait dans un aussi petit village, bien sûr.

Au menu pour la semaine : un *Tim Horton*, deux *McDonalds*, la nouvelle partie du centre commercial où il y a un *gym* depuis peu, le *Géant Motorisé*, deux maisons en

construction, une autre en rénovation et un crématorium. En voyant le dernier endroit, elle se dit que c'est assez peu banal comme endroit. Surtout que le rendez-vous est mercredi soir à 22h00. Elle est déjà impatiente.

Il faut commencer le plus tôt possible. Elle appellera les propriétaires pour confirmer leur visite dès lundi matin. Pour le moment, il est temps de défaire les boîtes et de ranger un peu. Elle chante *Zombie* des Cranberries à tue-tête avec sa radio en roulant vers la maison.

CHAPITRE 8

BONHEUR EN PÉRIL

La maman est en colère. L'enfant le sait. Elle parle avec le frère de son défunt conjoint, Mathieu. Le petit est sur le vieux divan en tissu brun au salon et joue tranquillement avec ses jouets neufs, reçus pour son quatrième anniversaire, plus tôt dans la journée. Ses cheveux encore humides ont l'air presque châains, à la pénombre. Le bain a été plus rapide aujourd'hui, parce que son oncle est venu frapper et que maman refuse de le laisser jouer tout seul dans l'eau. Elle a peur pour lui. Il sait qu'elle ne veut pas être toute seule sans lui, elle le lui a dit plusieurs fois depuis la mort de papa. Le pyjama multicolore que son oncle lui a apporté gratte un peu, mais l'enfant tenait à le mettre tout de suite, parce qu'il y a plein d'avions différents dessus. Son papa travaillait avec les avions. Il se dit que papa doit être content « en haut », parce qu'il aime les avions lui aussi.

Il y a maintenant cinq mois que Pierre est mort. La maman ne le dit pas, mais elle peine à joindre les deux bouts. Les avocats cherchent un moyen pour qu'elle reçoive les économies amassées lors du travail sur les avions effectué en Allemagne, mais les parents

de son homme refusent qu'elle reçoive quoi que ce soit. Ils sont même allés jusqu'à émettre un doute sur la légitimité de son fils. Manœuvre déloyale. Tentative néfaste. Ils sont pauvres, eux aussi, mais ils n'ont pas le droit de dire que cet enfant n'est pas de Pierre. Aucun revenu n'est envisageable. Trouver un emploi? Pas si simple quand on a été femme au foyer pendant plus de quatre ans. Le ton monte un peu dans la cuisine, l'enfant ouvre les oreilles et écoute, sans tout comprendre.

— Tu penses vraiment ce que tu dis? Tu crois que je devrais me débarrasser du seul être qu'il me reste au monde, et vivre seule?

Ses yeux lancent des éclairs. Lui enlever son enfant? Jamais! Plutôt mourir.

— Écoute! Tout ce que je dis, c'est que l'armée te donne un mois pour te trouver un autre endroit où vivre, et que tu n'as aucun revenu pour nourrir ton enfant convenablement! Mes parents seraient contents de prendre le petit avec eux, en Angleterre. Ils auront l'argent de Pierre pour prendre soin de lui et l'envoyer à l'école, le moment venu. Ils pourront lui procurer des vêtements et de la nourriture de qualité. Ils ne sont peut-être pas riches, mais ils vivent bien! Ici, que crois-tu que tu vas faire? Sans logis, sans argent, sans famille? Les voisins ne te donneront pas éternellement de quoi vivre! Ils ont une petite fille maintenant, ils doivent penser à leur propre vie! Je sais, ils sont tous les deux dans l'armée, mais Carole ne gagne pas autant en congé de maternité que lorsqu'elle travaillait à temps plein!

La maman se met à pleurer doucement. Ses yeux sont sombres et cherchent tout autour comme si elle allait trouver une solution dans le papier peint défraîchi qui orne les murs de la cuisine.

— Je refuse de perdre mon fils, tu m’entends? C’est mon enfant. Le mien! Tes parents ont perdu le leur, ils veulent prendre le mien en échange, mais ça ne fonctionne pas comme ça! Ils peuvent bien tout m’enlever! J’ai déjà perdu l’amour de ma vie, je ne perdrai pas celui de mon sang sans me battre! Retourne leur dire qu’ils ne l’auront pas, plutôt mourir!

Mathieu regarde la maman, une lueur de frustration traverse son regard.

— Tu vas faire quoi alors? Comment allez-vous survivre sans argent, sans toit, sans nourriture? C’est aberrant de voir que tu ne réfléchis pas plus que ça!

— Arrête avec tes grandes expressions! Je comprends très bien, tu sais! Ce n’est pas parce que tu es prof de littérature que tu es plus intelligent que moi! Je lis beaucoup et j’ai déjà commencé à apprendre à mon fils à lire et à écrire.

— Je ne fais que te parler pour le bien de ton fils, il serait beaucoup mieux sans toi!

Le petit court vers la cuisine et saute dans les bras de sa maman en pleurant. Terreur. Peur. Ses yeux et son nez coulent sur son visage alors qu’il tremble.

— Maman, je veux pas partir loin! Je veux pas te perdre! Maman! Je t’aime!

La maman se lève, son petit serré contre elle, et tape du pied, la rage la consumant tout entière.

— Va-t’en Mathieu! Sors d’ici et ne reviens plus jamais! Tu n’es pas le bienvenu dans nos vies, et tes parents non plus! Dis-leur que, moi vivante, ils ne verront jamais cet enfant! Jamais! Je vais trouver un moyen de nous sortir de là, mais toi, tu ne le sauras jamais! Si tu reviens chez nous, j’appelle la police tu m’entends!

Mathieu se lève à son tour, ramasse sa veste et sort sans un mot. Jette un dernier regard noir à la maman. Le reflet dans ses yeux n'indique rien de bon. Elle se dit qu'il va falloir partir vite. Le mot de la fin n'est pas encore dit. Latence. L'enfant s'accroche à la jupe verte de sa mère de toutes ses forces. Panique.

— Mon cœur, lâche-moi et regarde-moi s'il te plaît! Regarde-moi dans les yeux, c'est important!

Elle attend que le petit s'exécute avant de poursuivre.

— Ils ne nous sépareront jamais. Je te le promets! Nous allons trouver une solution. Mais en attendant, tu devras être compréhensif! Nous n'avons pas les moyens d'avoir de nouvelles choses ni de manger tout ce qu'on veut. Mais l'important, c'est qu'on soit tous les deux, pas vrai?

Il la regarde de ses grands yeux bleus, foncés par la tristesse. La compréhension se fait dans son petit visage. Il regarde autour de lui.

— Oui maman! C'est tout ce qui compte! Tu veux qu'on rapporte mes jouets au magasin pour avoir plus de sous? Je suis assez grand pour jouer tout seul. J'ai pas besoin de jouet moi.

Il bombe le torse comme pour se grandir. Elle sourit. Surdose d'amour.

— C'est vraiment très gentil de ta part mon ange! C'est vrai que tu es un grand garçon maintenant! Mais on va se débrouiller. Il ne faudrait pas faire de la peine à Carole et Charles. Ils voulaient que tu aies de beaux cadeaux pour ta fête, si on les retourne ils vont croire que tu ne les as pas aimés. Je t'aime mon ange!

Elle le regarde au fond des yeux. Fierté. Tendresse. Espoir. Amour.

CHAPITRE 9

LUEURS NOCTURNES

Mick sourit en regardant l'emplacement de l'ancien belvédère de Chicoutimi-Nord. La blonde l'attend près de sa petite voiture rouillée dans le stationnement presque désert de la nouvelle caserne de pompier qui en a pris la place. Perplexe. Visiblement en colère. Il approche et prend un air penaud.

— Je suis tellement désolé! Je n'avais aucune idée que le belvédère avait disparu! Il y a longtemps que je ne suis pas venu dans le coin, je ne savais pas qu'ils avaient rasé la plupart des arbres pour en faire une caserne!

Cet endroit autrefois si beau n'est maintenant qu'un immense pavé de béton. C'est tellement dommage de ne pas garder toute cette belle nature. Surtout ici, où beaucoup de vie a été créée. Mick connaissait très bien le changement, en fait. Il rit intérieurement. Le piège est parfait. Calcul de la bête. Proie en danger. Regard qui ne dit rien. Faux air désolé.

— J'aurais probablement mieux fait de choisir un endroit plus actuel. Vous me pardonnez, dites? J'ai tout ce qu'il faut dans ma voiture pour passer une superbe soirée, je

vous emmène chez moi, si vous êtes d'accord, j'ai une vue imprenable sur la rivière et un terrain magnifique!

La jeune femme hésite. Elle voit bien qu'il s'en veut. Elle ne le connaît pas. Il est si beau. Et ce sourire à tomber.

— Je vous en prie! Je vous promets de bien me tenir!

Un autre grand sourire. Elle montre des signes de faiblesse. Son attitude change. Puis, une décision. Ses yeux s'éclairent. Après tout, que peut vraiment faire cet Apollon de bien méchant? Il est trop *sexy* pour être dangereux.

— Bon, d'accord! Mais soyez sage, sinon je m'en vais!

— Bien entendu, il ne pourrait en être autrement! Je serai le parfait gentleman, je vous le promets! Venez, nous prendrons ma voiture si vous voulez... nous pourrions casser la glace pendant le trajet et je n'habite pas très loin. Je viendrai vous reconduire dès que vous le voudrez! Je m'appelle Mick, en passant. Et vous?

Il met une main sur la taille de sa proie et l'entraîne délicatement vers sa *BMW*. Il ne faut pas l'effrayer. Un regard. Aucun risque. Elle est obnubilée par le véhicule gris foncé flambant neuf de Mick.

— Euh... Natalie.

Ils roulent en discutant de futilités jusque chez lui. Les sujets profonds et intellectuels ne sont pas d'actualité avec elle. Dommage. Les yeux ont plus d'éclats quand

ils ont des connaissances. La collection veut grandir. Mick n'a pas le choix. Il serre les dents. La prochaine fois.

Les étoiles brillent et dansent dans le ciel. L'eau est tout près. Le terrain de sa maison à Shipshaw est immense. Les voisins sont loin. Bien assez loin. Il fait bon. Le mois de juin est vraiment doux cette année. Les bulles du champagne luisent doucement à la lueur des chandelles sur la petite table que Mick a installée près de l'eau. La musique de Mélodie Gardot se diffuse doucement par les haut-parleurs éparpillés çà et là sur le terrain.

— C'est magnifique, t'avais raison! C'est vraiment romantique!

Les yeux de Natalie luisent doucement. Elle se laisse bercer par l'ambiance. Détente extrême. Douceur de la nuit.

Mick remplit le verre de la jeune femme pour la troisième fois. Et fait semblant de prendre une gorgée du sien. Quand il lui montre une étoile filante, il en profite pour jeter un peu du précieux liquide dans le gazon, juste à côté de lui. Elle ne voit rien. Elle est si bien.

— Alors comme ça, vous travaillez dans la restauration?

— Tu peux arrêter de me vouvoyer! On se connaît un peu mieux! Et ce n'est pas fini...!

Regard langoureux. Concupiscence.

— C'est vrai, vous... hum... tu as raison! Je n'ai pas l'habitude, simplement. Je n'invite pas beaucoup de belles jeunes femmes chez moi. La proximité est quelque chose de nouveau, pour moi.

Mensonge. Chaque proie passe par le même refrain. À différents degrés. Selon la saison. Elle est sous le charme. Elles tombent toutes. Facile.

— Je suis trooop conteente d’entendre ça! Ça veut dire que je suis spéciale?

— Bien sûr, voyons! Sinon la beauté que tu es ne serait pas ici!

Encore un mensonge. Une femme spéciale aurait droit à bien plus de badinage. La collection attend, voilà tout. Elle a quand même des yeux magnifiques. Elle parle de moins en moins. Amorphe. Elle s’endort lentement. Les somnifères du breuvage sont puissants. Le plaisir de Mick commence.

Il sourit. Le lion rugit à l’intérieur. Il peut préparer sa proie. Il la transporte doucement alors que sa tête lourde dodeline au rythme des mouvements du fauve. La chambre n’est que plastique. Les bâches sont partout. Mick la dénude. L’attache. Des anneaux au plafond pendent des cordes solides. Il attache ses poignets, ses chevilles, le haut de ses cuisses, son torse. Il prend son temps. Elle en a encore pour au moins trois heures avant de commencer à s’éveiller. Lentement. Excitation. Un regard au miroir sur le mur. Parfait. Tout est parfait. Maintenant, une bonne douche. Il faut être propre pour l’honorer convenablement.

Il entre dans la douche brûlante. Frissons. Une brosse à poils durs est prête à l’usage. Mick prend bien le temps de frotter tout son corps. Sous les ongles. Les cheveux. Il sort de la douche après une quarantaine de minutes. Parfaitement propre. Ses dents brossées, il essuie chaque recoin de sa peau avec une grande serviette moelleuse. Reste nu.

Il prend un verre d'eau tout en écoutant la chambre. Silence. Calme. Quand, au bout d'un moment, il entend du mouvement, il entre sans se presser.

Elle est là. Le corps en l'air. Suspendue à ce qu'il reste de sa vie. Poésie. Ses yeux regardent autour. Confusion totale. Elle aperçoit enfin Mick qui se tient là, nu, à l'observer.

— C'est quoi tout ça? C'est une *joke*? Je me suis endormie une seconde. Comment j'ai fait pour me retrouver là? Qu'est-ce que tu me fais comme plan?

Elle se tortille de plus en plus. La pleine conscience revenant lentement. Comprend qu'elle est nue. Que Mick aussi.

— J'étais saoule ou quoi? Je ne me souviens pas avoir enlevé mes vêtements... Mais *Fuck* qu'est-ce qui se passe?

— Arrête de te trémousser, tu vas te faire mal. Tu ferais mieux de te calmer. Tu vas souffrir beaucoup plus si tu t'énerves.

La panique monte. Elle comprend qu'elle est en danger. Se met à pleurer.

— Fais pas ça, je vais faire tout ce que tu veux! Mes parents vont me chercher. Je vais crier.

Mick s'approche, un bâillon entre les mains. Son membre commence à prendre de l'ampleur. Sur la petite table à côté du lit, différents instruments sont alignés, bien sagement. Il doit la laver, d'abord. Il prend le sceau caché sous le lit. L'eau bouillonnante dégage de la vapeur en continu. Une odeur forte de produit nettoyant s'en dégage. Natalie bouge, essaie de parler malgré le bout de tissu qui lui bloque la bouche. Le félin met ses

gants. Caoutchouc très épais. Et plonge les mains dans l'eau, pour en ressortir une éponge. Il la passe sur le corps de la jeune femme. Elle hurle à plein poumon sous la brûlure qui s'étend sur sa peau. Il nettoie chaque centimètre de chair avec attention alors que le corps rougit et brûle. Les cris ne l'atteignent pas. Il est en transe. Un sursaut la secoue chaque fois qu'il plonge l'éponge dans l'eau pour la mettre sur chaque parcelle de son anatomie. Il termine par le visage. S'arrête sur les yeux ruisselants. Supplique. Ultime tentative pour ramener ce fou à la raison. Tentative inutile. Plus le regard se veut suppliant, plus il s'approche. Scrute au plus profond de l'âme qu'il perçoit avec ardeur. Sa verge, comme du roc, se rappelle douloureusement à lui. Il est temps de la célébrer.

Il prend la longue lame qui l'attend sagement, et doucement, il entaille la peau souple. Faire sortir ce qu'il y a de sale. Les coupures au poignet et aux jambes saignent rapidement. Force vitale qui s'évade goûte à goûte. Mick se couche sous le corps surélevé. La regarde dans les yeux. Le plus près possible. Quelques centimètres. Le liquide chaud coulant sur lui. Puis, d'un lent glissement de lame, lui entaille la gorge. Natalie tressaute. Son corps se vide de son sang. Elle ne souffre déjà plus. Il attend de voir dans son regard. Il veut la voir. Ne cligne pas même d'un œil. Moment trop bref. Moment qui ne vient pas. Loin de voir son âme, il ne voit que la noirceur s'abattre dans le regard. Le vide. Le sang coule toujours sur les membres de Mick. Déception. Elle est déjà morte. Il ne l'a pas vu passer. Colère.

Il prend les pinces à escargots et les entre doucement dans les orbites. Prudence. Il ne faut pas les abîmer. Il sort les globes avec tendresse avant de trancher le nerf qui les retient. Puis les prépare soigneusement pour les mettre avec les autres.

Se retourne. Féroce. Adoration. Son sexe est prêt et lui aussi.

CHAPITRE 10

RÊVE

— Regarde! Oui, c'est ça. Regarde-la dans les yeux!

Tout ce sang. Il y en a des litres. Partout. Partout. Du sang. Sur les murs. Sur le plancher. Sur sa mère. Sur le monstre et son corps qui semblent possédés d'une volonté propre. Du sang sur chaque centimètre où les yeux de l'enfant se posent, alors qu'il est attaché.

— Regarde!

L'homme l'oblige à observer la scène. Chaque coup de reins arrache un cri étouffé à sa mère. La tête dans un étau, la bouche couverte d'un mouchoir crasseux et les yeux écartelés à l'aide de pinces, elle est forcée de fixer son enfant. Le sang ruisselle partout sur elle. Son corps est attaché de partout. Suspendu dans les airs. Le fil barbelé enroulé autour d'elle. Accroché à sa peau. Comme un millier de petits couteaux. Des entailles déchirantes apparaissent à chaque mouvement, alors que le monstre la viole devant son tout-petit.

— Regarde comme elle est belle!

Elle implore son fils. Douleur. Détresse. Honte. Elle ne veut pas qu'il la voie. Elle ne veut pas le laisser. Que va-t-il devenir? Elle veut le protéger. Elle ne peut pas. Elle ne peut rien. Une lueur persiste dans son regard. Quelque chose que le petit n'arrive pas à identifier.

— Regarde son âme!

Elle crache un amas de sang et de salive. Un dernier borborygme s'échappe. Les barbelés broient sa chair encore une fois. Dans un hurlement ultime, l'homme sort du corps de la mère. Il éjacule sur elle. Les yeux révulsés.

Mais qu'est-ce que c'est? Cette dernière lueur. Cet éclat fulgurant. Amour de mère. Colère contre le tortionnaire. Peine infinie. Abandon de la lutte. Le petit garçon voit la dernière parcelle de vie la quitter dans cette lumière pareille à tout ce qui l'habitait, avant.

L'homme regarde l'enfant. Sourit. Le corps maculé de sang et de sperme. Il s'approche. Lentement. Dans toute sa glorieuse laideur. Le petit pleure. Le regard si bleu de sa mère est vide, comme éteint. Ses grands yeux autrefois aimants ne disent presque plus rien. Ne reste, tout au fond, qu'une haine indéfinissable, une envie de vengeance, un cri.

Les petits poignets du garçon sont attachés. Le monstre, le frère de son père... la seule famille qui lui reste maintenant, s'approche de plus en plus. Ses yeux sont rivés aux siens. L'homme se penche sur lui. Le sang de sa mère coule encore sur ses mollets, sur

son torse, sur ses mains. Des gouttelettes de fluide sont encore accrochées au bout de son sexe.

Il détache enfin le petit garçon, qui tremble sans cesse. Le prend dans ses bras. Sans voir qu'il le barbouille du sang de sa propre mère. L'enfant regarde le liquide rouge, symbole de la mort de la personne qu'il aimait le plus au monde. Hypnotisé. Les larmes coulent sur ses joues rebondies. Des plaintes s'échappent de ses lèvres blanches comme sa peau. Le rouge de ses joues est livide. Puis, un élan de pitié. Il laisse le fils aller dire au revoir.

Le petit s'élançe sur sa mère. Il voudrait rester auprès d'elle. La prendre dans ses bras. La rassurer. La réveiller. Il ne comprend pas où elle est allée. Mais il sait, au fond de lui. Elle n'est plus là. Il ne voit plus que la haine. Elle persiste encore derrière le masque de douleur sanguinolent. L'homme approche de nouveau. Une scie à la main.

— Maintenant, tu es mon fils! Tu dois m'obéir! Cette chose n'est plus ta mère, tu vas m'aider à faire le ménage...

Il approche. Lui met l'outil entre les mains. Le regard de l'enfant se trouble. Flou total.

Mick se réveille en sueur. Le corps moite et dur. Sa main glisse d'elle-même. Entame un va-et-vient alors que les images subsistent. Toujours plus rapide. Le tourbillon monte de plus en plus. Puis l'explosion. Enfin. Il va pouvoir se rendormir pour quelques heures. Jusqu'à ce que le rêve le réveille de nouveau. Pour le forcer à assouvir ses envies.

CHAPITRE 11

LA VISITE

Lylie attend devant le crématorium. Le gardien à la voix froide devrait venir lui ouvrir bientôt. Il lui a demandé d'attendre cinq minutes. Le temps qu'il marche de son bureau jusqu'à la porte. L'intonation qu'il avait ne laissait pas présager un accueil chaleureux. Contrairement à sa visite des autres bâtiments de la journée. Le soleil se couche lentement derrière les arbres. Elle se dit que sa coupe de vin sera bien méritée ce soir.

Elle replace sa veste. Ajuste son rouge à lèvres devant le reflet que lui renvoie la porte vitrée. Heureuse de ce qu'elle voit. Le gardien n'a qu'à bien se tenir. Il ne pourra faire autre chose que de retrouver son sourire devant cette femme enjôleuse. Elle se demande s'il est jeune ou vieux. Sa voix était profonde, rauque, mais ça ne veut rien dire. Elle ne sait jamais à qui elle va avoir à faire quand elle sonne à la porte d'un endroit à inspecter.

Un sourire étire ses lèvres en repensant à cette fameuse fois : le bâtiment à louer qui servait autrefois de restaurant de sushis, d'une bannière connue, mais qui n'existe que dans

la ville de Montréal, un vrai désastre. Sale. En ruine. Et le gardien à la voix si gutturale. Excitante. Superbe. Et au final cette voix qui avait enflammé ses sens appartenait à un vieil unijambiste aussi sale que l'endroit. Sans compter ses dents de devant qui avaient disparu depuis des siècles.

Enfin, elle voit une ombre qui approche. Qui devient de plus en plus claire à mesure qu'il avance vers elle. Il ne semble pas de la meilleure humeur. Son pas pesant montre son manque d'entrain face à la besogne qui lui incombe. C'est un très bel homme, malgré son air revêche. Un mètre quatre-vingt-quinze environ, les cheveux courts et sombres, une belle mâchoire carrée, mise en évidence par une barbe noire. Exactement le genre d'homme de Lylie.

Elle le regarde marcher vers elle, les yeux de plus en plus pétillants. Vraiment son genre d'homme. Il y a justement plusieurs semaines qu'elle n'a pas fait de rencontre.

Quand il arrive derrière la porte, elle remarque ses yeux. Des yeux d'un bleu intense. Profond. Froid, non, glacial. On croirait y voir une tempête, l'orage est proche. Puis il la regarde enfin. Le ciel se fend d'un éclair. Quelque chose passe furtivement dans son regard. Il ne devait pas s'attendre à une jolie jeune femme, ce qui explique sûrement le temps d'arrêt qu'il prend avant d'ouvrir enfin la porte. Lylie est déçue. Il ne change pas d'air. Pas réellement.

Il déverrouille la porte. Temps de repos mental. Surprise. Il ne s'attendait pas à cette belle jeune femme.

— Bonjour! Je suis Mick, le gardien de sécurité. Je vais vous faire visiter et vous donner tout ce qu'il vous faudra. Entrez vite! J'ai beaucoup à faire avant que mon collègue ne prenne le relais.

Elle ne doit pas voir qu'il est ébranlé.

— Bonjour, moi c'est Lylie. Je suis désolée de vous causer des ennuis. Je n'ai pas choisi cet horaire.

Lylie est refroidie par l'accueil de cet étranger. Beauté. Froideur. Ses sens lui chuchotent qu'il ne sera pas aisé à mettre dans son lit. Une lueur passe dans ses grands yeux. Défi. Provocation. Elle déteste les hommes qui lui tombent dans les bras. Peu importe la méthode qu'il faudra, elle l'aura.

— J'espère que vous n'êtes pas effrayée par la mort. Elle rôde en ces murs.

Éclat de rire. S'il savait. Lylie n'a peur de rien. Rien du tout.

— Non, tout va bien! Je ne suis pas du type *nunuche* qui a peur de tout! J'aime les sensations fortes! Et de toute façon, un petit frisson ne peut pas faire de tort! J'adore les livres, les films et les histoires d'horreur!

Regard pénétrant. Mick est encore surpris. Curiosité.

Il lui fait un petit sourire. Juste assez pour qu'elle le voie, mais trop furtif pour qu'elle en tire de conclusion.

— Par ici, je vous prie!

Et il la guide vers son bureau, pour lui montrer les caméras et lui donner les clefs des différentes zones.

— Voilà un plan détaillé, les clefs identifiées et un *walkie-talkie* pour me rejoindre si vous en avez besoin. Je vous laisse aller faire votre inspection tranquillement. Je vais terminer ma paperasse pendant ce temps. S'il y a quoique ce soit, faites-moi signe vers la caméra, ou appelez-moi par radio!

Lylie se retourne lentement pour sortir. Non sans remarquer l'exemplaire usé de *120 Journées de Sodome* encore ouvert face contre le bureau et le café bouillonnant dans la carafe.

— Je pourrais vous demander quelque chose?

Mick soupire avant de la regarder. Attend sans rien dire. Impatient.

— Je pourrais avoir une tasse de café vous croyez?

Sourire éclatant. Tentative d'envoûtement. Regard charmeur.

Mick sort une tasse avec un soupir.

—D'accord! Espérons que vous aimez le café moka!

Elle prend la tasse et ferme les yeux en buvant un peu du liquide qui réchauffe sa gorge et lui permet de rester avec le beau gardien un peu plus longtemps.

—Hummm! Le meilleur! Merci beaucoup!

Elle lui sourit et sort. Mick la regarde s'éloigner sur les caméras. Songeur. Cacophonie dans son crâne. La collection crie. Appel silencieux. Ses yeux s'animent. Le feu brûle en lui. Sourire de carnassier. Défi érotique. Tend la main vers le livre. Son autre main défait sa braguette. Jette un œil sur la caméra. Confiance. Désir. Soif de sang.

CHAPITRE 12

EFFET DE SURPRISE

Mick insère la clef dans la serrure de sa maison et ouvre la porte. Il trouve sans peine l'interrupteur et s'assoit pour retirer ses bottes noires. Trop chics. Déplacées. Incongrues pour un crématorium. Mais tellement souples. Confortables. Elles ne laissent échapper aucun bruit. Comme une seconde peau.

Alors qu'il retire la deuxième botte, un éclat lumineux se reflète sur le cuir lustré. Mick revoit les yeux de cette femme. Lylie. Ses yeux brillaient aussi. Bien plus. Une vraie femme. Intelligente. Belle. Il n'en revient simplement pas. Qui aurait dit que son patron lui mettrait lui-même entre les pattes la prochaine proie qui ira dans la machine? En répondant à l'appel, ce matin, après une nuit à nettoyer le passage de Natalie, il ne s'attendait pas à tomber sur le plus lumineux des regards qu'il ait vu. Depuis sa mère. Au départ, il ne voulait pas venir travailler pendant un jour de congé. Frustration. Désagrément forcé. Mais le jeu en valait la chandelle. Des yeux gris-bleus entièrement occupés par l'étincelle. Le

même que celle de son rêve. Il doit la revoir. Le lion grogne de plaisir. Mick sent la fièvre le gagner. Le jeu commence.

Assez tergiverser. Il est temps de se nourrir un peu, malgré l'heure tardive. Il se prépare rapidement un sandwich et s'installe à la table de cuisine. Il adore la vue sur la rivière de cette pièce. Malgré la noirceur qui règne, les luminaires éclairent doucement le terrain et l'eau. Il se laisse aller à ses pensées. Un thé noir fume lentement devant lui et il laisse son regard dériver vers le journal du jour. La page couverture expose des photographies de personnes disparues. Certaines femmes ne lui sont pas inconnues. Il en garde même une partie avec lui. Sur sa tablette. Tout près de son lit. L'article fait compte du nombre de disparitions. Croissant. L'hypothèse la plus plausible, selon l'auteur, serait un trafic d'être humain qui ferait rage en ville. Il cesse sa lecture en se disant que tout va bien. Il n'y a pas de trace. Le rapace est en paix.

Un bruit. Une voiture se gare près de la porte de derrière. Mick lève les yeux au ciel. Agacement. Mauvais *timing*. La porte s'ouvre et son père entre sans frapper. Soupire.

— Bonsoir père!

Son père n'a pas beaucoup changé ces dernières années. Cheveux poivre et sel impeccablement coiffés. Costume-cravate gris irréprochable. Son visage sévère a peut-être pris quelques rides, mais sa prestance est intacte. Son travail de coroner lui a laissé une posture droite et fière que ses quinze années de retraite n'ont pas altérée.

— Bonsoir Mickaël!

Mick cache difficilement un tic nerveux. Il n'a jamais aimé que son père utilise son prénom entier. Celui que sa mère lui a donné. Celui qui est mort avec elle cette nuit-là. Maintenant, son père utilise ce nom pour lui demander des services. Toujours les mêmes. Nettoyer derrière lui. Rien ne change. C'est toujours lui qui fait le ménage. Ses poings se serrent en silence.

Le vieil homme le regarde avec autorité. Jamais d'amour dans ses yeux de glace. Ordres.

— Il y en a trois dans la Mercedes. Vas t'en occuper tout de suite! Nous discuterons après.

Mick s'en doutait. Son père ne vient le voir que pour deux choses. Le ménage ou le concours. Stupide concours. Épuisement. La dernière fois ne remonte qu'à quelques semaines. Il a définitivement trop de temps libre. Retraite ennuyante.

Mick sort sans discuter. Perte de temps. Inutilité d'ouvrir la bouche. Salive gaspillée. Il prend les corps un à un et les dépose dans la salle froide près de la porte. Il s'en occupera plus tard. Il prend l'aspirateur et les produits nettoyants. Son père exige qu'il ne reste aucune trace. Il revient ensuite à pas lent. Aucune envie de discuter. Son père n'est plus dans la cuisine. Grognement. Il se dirige vers sa chambre pour voir son père fouiller derrière son miroir. Son coffre aux trésors. Propriété privée. Défense d'entrer.

Son père se retourne vers lui. Conscient de la colère inutile de son fils.

— Tu n’as que ça? Tu n’as pas beaucoup avancé depuis la dernière fois. Seize paires d’yeux au total? J’aurais cru qu’après notre dernière conversation, tu serais au moins passé à vingt-cinq! Y’en a-t-il d’autres ailleurs? Un repaire que tu me caches par exemple? Moi j’en suis à dix en seulement quatre semaines! Cette histoire d’âme t’obsède au point de t’empêcher de travailler convenablement, tu devrais laisser tomber cette lubie.

— Déjà, ce n’est pas une lubie! Ce qui me pousse vers quelqu’un, c’est justement cette étincelle enivrante. Le regard est le miroir de l’âme. Si je ne la vois pas, je n’ai pas d’intérêt. J’ai aussi un travail, et un semblant de vie. Peut-être que si je n’avais pas à faire le ménage derrière vous, et que vous découpiez vous-même vos propres trophées, je serais en mesure de chasser plus!

Le visage du père se métamorphose. Colère rouge. Rage meurtrière. Il semble envahir toute la pièce. Grandir. Gonfler.

— Tout ce que j’ai fait de ma vie, je l’ai fait pour toi! J’ai tué pour toi! Pour te protéger! Te sortir d’une vie sans intérêt, sans espoir. Ton temps m’appartient. Tu souhaites peut-être que je te corrige encore, comme lorsque tu étais petit?

La tête de Mick se penche. Soumission. Peur. Dégoût.

— Pardonnez-moi, père! Je suis seulement fatigué... La journée fut longue.

Supplique. Retour en arrière. Enfant contrit. Le père regarde sa montre. Quatre heures du matin.

— D'accord. Je te pardonne pour cette fois. Mais cette rébellion ridicule doit s'arrêter séance tenante! Il est temps d'agir en homme! Tu vas devoir te dégourdir et travailler plus fort. Il est temps de m'aider un peu à débarrasser la région de ce manque d'éducation!

— Vous savez que l'éducation n'est pas ce qui me motive père!

Le regard du père se durcit à nouveau. Mick continue très vite sans le laisser renchérir.

— Si vous voulez tout savoir, j'ai rencontré ma prochaine victime hier soir. Son âme est étincelante! Brillante comme jamais! J'en suis resté pantois.

Son père semble soudain intéressé, mais aussi quelque peu impatienté.

— Tu ne changeras jamais Mickaël!

— Si vous voulez, je vous ferai savoir quand cela se passera. Vous pourrez admirer ce spécimen par vous-même.

Le regard de Mick se pose sur le miroir. Cachant à nouveau ses merveilles. Son père a toujours eu la fâcheuse habitude de mettre son nez dans ses affaires. Ça ne fait pas beaucoup de différence, mais aujourd'hui, ça l'énerve plus que de coutume.

Le patriarche semble réfléchir à l'idée.

— D'accord! Ce pourrait être divertissant de voir l'évolution de ta technique! Depuis toutes ces années, tu as certainement appris de nouvelles méthodes. Je pourrai peut-être t'aider à comprendre pourquoi ta fameuse lumière ne revient jamais... Ta mère t'aimait, contrairement aux femmes qui passent sous ton joug, il y a matière à réflexion, ici. Bref! J'aurais voulu que tu entendes les sons de la brune que je t'ai apportée... c'était d'un

dramatique! Presque comique! Elle a crié jusqu'à la fin. Sa volonté d'obtenir de l'aide a été tellement forte. Pas comme ta mère... Son visage est resté figé dans un masque d'horreur risible.

Il se met à rire.

— Tu peux toujours récupérer ses yeux, ça t'en fera une paire de plus pour ta collection... même s'ils sont bruns.

Le visage de Mick reste de marbre. Figé. Fallait-il qu'il lui ramène la mort de sa mère au visage, encore? Qu'il la compare? Comme si le rêve ne revenait pas chaque nuit depuis... Haine. Douleur. Rage. Si seulement... Alors que son père prend congé, il se résigne à commencer le découpage dans le garage. Il ne peut apporter des corps complets au boulot. Il ne dormira pas avant des heures. Heureusement qu'il est en congé aujourd'hui.

CHAPITRE 13

JOUR D'ÉCOLE

L'enfant est sagement assis sur la chaise, dans le couloir. Les autres le regardent en passant, leurs livres à la main. Il les entend chuchoter, pendant qu'ils se préparent pour le cours de français. Il se croise délicatement les bras. Surtout, ne pas toucher l'énorme ecchymose qui marque la moitié de sa poitrine. Mauve. Noire. Bleu. La douleur est intense. Fulgurante. Chaque mouvement lui donne envie de grimacer. Ne pas se faire remarquer. Garder le secret intact.

Il a encore été trop loin, hier, au réveil. Dimanche matin difficile. Le jeune garçon n'arrive pas à s'en empêcher. Le rêve revient sans cesse. Lui ramène chaque fois le regard suppliant de sa mère. Le force à revivre tout cela encore, et encore. Il perd parfois le contrôle. Comme hier. Il s'est à nouveau insurgé contre cet inconnu. Ce meurtrier. Père s'est fâché. Encore. Chaque fois, il le frappe. Toujours à des endroits qui ne se remarquent pas. Sauvegarder les apparences. L'enfant commence à s'épuiser. Obéir, ou mourir un peu plus chaque jour. Il faut continuer. Faire ses devoirs. Manger. Se laver en pesant fort. Ne

pas oublier un centimètre. Regarder les scènes étranges des morts des femmes. Aller dormir. Faire le même rêve. Enfance étrange. Soirée normale. Déjà six ans de ce régime.

Il se tient silencieux. Comme toujours. Habitude. Il n'arrive pas à mentir comme il faut, selon père. Alors il ne parle pas. Jamais. Pourtant, du haut de ses dix ans, il parle très bien. Père y veille chaque jour. Élocution parfaite. Lectures d'adulte. C'est simplement plus simple. Ne pas dire un mot à l'école. Ne pas mentir. Ne pas trahir. Ne jamais trop en dire. Solitude complète.

Il entend les voix qui parlent, dans le bureau derrière lui. Père discute avec le directeur et l'infirmière de l'école. Inquiétude.

— Il n'est pas normal qu'il ne parle toujours pas. À cet âge, il devrait avoir des amis. Courir, rire, jouer, crier. Il ne devrait pas rester assis tout seul pendant les récréations à lire des textes difficiles. Zola est peut-être un peu trop adulte pour un enfant de dix ans.

— Vous connaissez son histoire. Il a assisté au meurtre dégoûtant de sa propre mère, au très jeune âge de quatre ans! Il a subi un énorme traumatisme! Même moi, qui l'ai trouvé en venant leur rendre visite, à ma belle-sœur et à lui, j'en ai gardé quelques marques psychologiques. Il était tout petit et a vu sa mère être violée et découpée en morceau devant lui. J'ai tenté de lui faire voir psychologues, psychiatres et autres professionnels de la santé mentale... mais rien n'y fait. Il est resté muet depuis ce fameux soir. Ils disent tous qu'il parlera lorsqu'il sera prêt.

Le directeur jette un œil à l'infirmière. Se racle la gorge.

— Je sais monsieur. Son dossier est très clair sur ce qu'il lui est arrivé... Nous l'avons bien observé dernièrement. Il ne fait pas que lire, dans son coin. Un des élèves l'a vu «

jouer » avec une souris morte. Il s’amusait à la couper en petit bout, puis à mettre les morceaux dans un petit trou. Des bouts de bois placés en X au-dessus.

— Bon, d’accord! Ce n’est pas un jeu très... habituel pour un jeune de cet âge. Mais j’y vois plutôt un signe qu’il tente de comprendre ce qui s’est produit, et de commencer à cheminer. Je vais quand même lui en parler, une fois à la maison. En ce qui a trait à ses études? Tout va bien? Il a de bonnes notes? Son attention en classe est-elle correcte?

— Oui! En fait, c’est le meilleur de sa classe, sauf pour les exposés oraux, bien entendu. Il est attentif à ses cours au point où il semble apprendre tout de suite tout ce qu’on lui dit. Il faut simplement qu’on le surveille de plus près... Vous voyez, les enfants le craignent, compte tenu de sa différence. Malheureusement, il y a toujours des petits truands qui veulent montrer qu’ils n’ont pas peur de lui et qui veulent s’en prendre à lui.

— C’est arrivé souvent?

— Quelques fois. Normalement il restait sans bouger, alors que les autres venaient lui lancer quelques insultes, mais la semaine dernière, un des garnements s’est aventuré un peu trop près et l’a frappé. Mickaël s’est alors jeté sur lui avec une force et une rage que le surveillant a considérées beaucoup trop violentes. Il n’a pas eu le temps de s’interposer avant que votre neveu ne lui ait cassé un bras.

— Écoutez, si les jeunes sont méchants et violents avec mon FILS, je suis heureux qu’il se défende et ne reste pas inerte. Il n’a peut-être pas l’usage de la parole, pour l’instant, mais il n’est pas une victime pour autant. Les autres le laisseront peut-être en paix à l’avenir.

Le directeur ne relève pas le terme appuyé de « fils ». L’enfant touche sa poitrine et se dit que c’est mieux pour lui. Il a l’air gentil, ce serait triste qu’il lui arrive quelque chose.

Domage de ne pas pouvoir lui parler... Soupir. Il va falloir rentrer à la maison. Les adultes se disent au revoir. Sans chaleur. Père n'est pas très apprécié des autres. Il regarde souvent les gens de haut. Juge leur intelligence. Il est professeur de littérature française au Cégep de Baie-Comeau et considère l'intelligence comme étant un prérequis pour lui parler.

CHAPITRE 14

PREMIER RENDEZ-VOUS

Lylie descend de voiture, mal à l'aise. Qu'est-ce qui l'a pris de venir ici à cette heure? Il est plus de minuit. Tout est silencieux. Tranquille... trop tranquille. C'est comme si la vie prenait une pause. Surtout ici. Les bois partout autour d'elle. Sombres. Froids. Le crématorium se dresse devant elle. Noirceur gardienne des lieux. Elle repousse les intrépides qui pourraient oser venir briser le silence de mort.

La jeune femme prend le sac de nourriture à l'arrière du siège passager. Victuailles de toutes sortes. Du pain français au caviar, en passant par des fromages fins, par les terrines de viandes sauvages et par la bouteille de vin blanc au prix exorbitant, tout y est. Elle se demande encore pourquoi elle s'est laissée convaincre par son envie pressante. Il est vrai que plusieurs mois la séparent de ses derniers ébats. Désir charnel latent. Chaleur inexistante. Sensualité exacerbée. Désir. Prendre sa voiture pour venir tenter de charmer le beau gardien de sécurité était réellement une drôle d'idée. Elle a même téléphoné, aujourd'hui, pour connaître son horaire exact. Il est de garde ce soir. Elle regarde sa

montre. Minuit vingt-six. L'heure de sa pause n'est pas tout à fait arrivée. On lui a dit que Mick en avait une à minuit quarante-cinq.

Il va bien falloir qu'elle se décide à bouger pourtant! Ce n'est pas en restant là à se tortiller devant l'établissement qu'elle va mettre la main sur ce beau spécimen. La froideur de l'homme envers elle lors de leur rencontre la fait tout de même hésiter. Et s'il n'était pas intéressé? Elle n'a pas envie de repartir sans essayer. Un bel homme dans la fleur de l'âge avec un emploi stable. Lecteur du Marquis de Sade. Des yeux à tomber. On ne voit pas cela tous les jours. Du moins, semble-t-il.

Elle regarde l'heure encore une fois. Minuit quarante. Il est temps. Elle sert son sac sur son corps et se dirige vers la porte. Appuie sur le bouton de la sonnette. La voix de Mick se fait presque aussitôt entendre.

— Nous sommes fermés, revenez dans la journée!

Elle se presse de répondre.

— Bonsoir Mick! Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi. Je suis venue la semaine dernière. Vous savez, pour l'inspection?

Silence. Plus rien ne se passe. Dans la tête de Mick, tout se bouscule. Se peut-il qu'elle vienne elle-même se livrer au prédateur? Il éteint les caméras de surveillance. Juste au cas. Se lève. Vérifie autour de lui. Tout est parfaitement à sa place. Il se dirige lentement vers l'entrée, sans se presser. Elle peut attendre.

Lylie se dit qu'il n'a peut-être pas envie de la voir. Peut-être qu'il l'a oubliée? Elle attend quand même alors que les minutes passent. Une, deux, trois minutes. Eh bien tant pis. Au moins elle aura tenté le coup. Elle se retourne pour partir. Dans la fenêtre noire, elle entrevoit une lumière qui danse doucement vers elle. Une lampe de poche. Il arrive.

Mick ouvre la porte. Il n'en revient pas. Elle est là. Grelottante. Nerveuse. Souriante. Sa bouche pulpeuse ouverte sur un sourire immaculé. Elle est très à son avantage. Jeans pâle serré sur des courbes gracieuses. Petit chandail bleu à manches trois quarts. Il met clairement ses yeux en valeur, malgré le peu d'éclairage.

Il le remarque instantanément.

Décolleté plongeant. Petits souliers à talons, noirs. Mick retient difficilement une érection devant son regard flamboyant dans la nuit. Elle tient un sac qui semble peser lourd. Un bout de baguette en dépasse un peu. Hum. Un bon repas. Ça risque d'être meilleur que le petit encas qu'il a ramassé vite fait en chemin.

Il se rend compte, tout à coup, qu'elle reste là sans rien dire. Alors qu'il l'observe en silence depuis plusieurs minutes. Magnifique corps gelé dans la nuit noire.

— Bonsoir Mademoiselle!

Elle rougit un peu. Embarrassée. Audace impulsive. Gênée.

— Bonsoir Mick! J'avais envie de vous revoir... Vous me plaisez et j'ai envie de tenter de vous connaître un peu mieux... si vous en avez envie, bien sûr!

Voilà pourquoi elle est là. En pleine nuit. Elle lui raconte qu'elle avait pensé apporter un bon petit repas pour sa pause, histoire de casser la glace. Ses yeux sont pleins d'éclats. Vitalité débordante. Désir sous-jacent. Âme chatoyante. Ce regard fait craquer Mick qui lui lance soudain le magnifique sourire qui fait tomber toutes ses proies en pâmoison.

— C'est une superbe idée! Entrez, je vous en prie. Normalement les visiteurs de nuit sont interdits... Mais j'ai faim!

Clin d'œil de connivence.

Il la conduit à son bureau, à nouveau. Il n'a pas le droit. Ne peut résister. Il va aussi passer outre l'interdiction de boire de l'alcool sur le lieu de travail. Vraisemblablement! Lylie est déjà occupée à étaler le petit festin qu'elle a apporté avec elle. Mick se lèche les lèvres avec envie, alors qu'elle lui tourne le dos. Il ne regarde pas la nourriture.

— Alors voilà! Vous n'auriez pas de coupes ici, par hasard?

Éclat de rire. De part et d'autre. Il prend deux tasses à café propres sur le petit vaisselier et les lui tend. Humblement.

— Je suis désolé. Je n'ai pas l'habitude de recevoir d'aussi remarquables visites sur mon lieu de travail.

Vérité. Pas de vivantes, tout du moins. Elle sourit. Magnifique éclat dans ce bureau terne. Joues roses. Vibrations sexuelles.

— Je ne prendrai qu'un seul verre par contre... vous voyez, je n'ai pas le droit de boire ici... Mais je me prête au jeu avec plaisir. Simplement, je garde une certaine limite.

Ils mangent en silence pendant un moment. Elle regarde autour d'elle. Franchement. S'étonne de voir autant de livres sur l'étagère. Ici, pas de paralittérature. Plutôt, une collection de livres complexes de littérature. Plusieurs textes du Marquis de Sade. Intéressant. Tout est propre. Soigné. Même Mick. Malgré un emploi qui ne demande pas de prendre soin de son apparence. Il est bien net, bien habillé. Il sait qu'elle le regarde. Se retourne vers elle. Sans cacher son étonnement. Les femmes ne sont pas aussi directes normalement. Elle s'approche de lui. Démarche féline. Lionne en chasse.

— Combien de temps avant la fin de votre pause?

Ses yeux sont presque phosphorescents.

Il jette un œil à l'horloge sur le mur.

— Quarante minutes! J'ai droit à un peu plus ce soir...

Elle s'approche lentement. Le regarde dans les yeux. Retire son chandail. Pas de soutien-gorge. Poitrine insolente dressée et fière. Elle repousse ses talons du bout du pied. Mick sent son envie poindre sous son pantalon. Elle retire son jeans rapidement. Se penche sur lui et l'embrasse à pleine bouche. Son baiser est sensuel. Elle émet de petits sons d'encouragement. Il ne peut plus rester assis sagement. Il se lève soudain et lui prend la tête. Les cheveux. D'une main. L'autre main retirant vivement son pantalon pendant qu'il la force à s'asseoir sur le bureau. Il déchire son *String* sans faire attention et arrête de

bouger le temps de lui jeter un regard pour s'assurer que tout va bien. Elle halète. Regarde son superbe membre avec envie. Produit un son. Invitation à ne pas s'arrêter. Le fauve se jette alors sur sa proie sans attendre et la pénètre d'un coup. Aux prises avec une envie bestiale.

Elle miaule. Il rugit. Lui labourant le bassin de coups violents. Sur le bureau, tout tombe par terre. Un cadre se décroche du mur. Il la mort au trapèze sans précaution. Faim incontrôlable. Elle crie de plaisir. Elle l'arrête et se retourne. Les fesses en l'air. Penchée sur le bureau qui n'a jamais subi pareil outrage. Mick la pénètre de nouveau. Presque avec violence. Ramenant sa tête vers l'arrière en tirant sur cette crinière invitante aux maltraitances. Lylie sent la jouissance monter. De plus en plus fort. Alors que le gardien continue de se déchaîner dans ses entrailles. Elle crie sans vergogne. Il n'en a cure. L'orgasme est proche. Encore un peu. Plus fort. Plus profond. Le liquide chaud s'écoule, sans prévenir. Par à-coups. L'homme retombe sur le corps de la jeune femme. Satisfaction partagée. Inertie momentanée. Petite mort.

Après un moment, il se retire doucement. Elle glisse jusqu'au sol d'où elle lève les yeux vers cette bête féroce qui l'a dévorée.

— Wow! Qui aurait cru qu'un animal comme toi était tapi dans un endroit de ce genre?

Elle rit. Les yeux moqueurs.

— Je te retourne le compliment!

Mick regarde l'heure. Il a dépassé le temps alloué pour sa pause. Il se rhabille lentement pendant qu'elle utilise les restes de sa culotte pour enlever le sperme qui descend le long de sa cuisse.

— Je suis vraiment désolé... je dois me remettre au travail.

Elle acquiesce sans colère. Prend le premier bout de papier qui lui tombe sous la main et inscrit son numéro de téléphone. S'habille. Se penche vers Mick et l'embrasse une dernière fois en glissant la suite de chiffre dans sa main.

Il la raccompagne jusqu'à la porte. Il faut verrouiller derrière elle.

Elle le regarde et lui glisse un « bonne nuit » rapide, avant de se faufiler dans l'ouverture.

Ça. Pour être une bonne nuit...

Elle ne perd rien pour attendre.

CHAPITRE 15

APPEL TANT ATTENDU

Mick regarde l'heure sur le mur. Treize heures trente-trois. Le soleil entre à flots par les fenêtres de la cuisine. Samedi brillant. Déjà plusieurs jours ont passé. Il tend la main vers le téléphone et compose le numéro qu'il a appris par cœur dès le moment où il a posé les yeux dessus. Sonnerie qui s'éternise. Attente excitante. Il est sur le point de raccrocher lorsqu'il entend la voix cristalline et douce.

— Oui, bonjour?

— Bonjour! Lylie?

— Oui c'est moi!

— Bonjour, c'est Mick... Le gardien de nuit...

Petit rire. Silence.

— Vous êtes toujours là?

— Oui, j'attendais simplement de voir ce que vous alliez dire...

Hésitation. Il croyait qu'elle serait plus enthousiaste. Qu'à cela ne tienne. Il se lance.

— Eh bien, je voulais vous inviter à manger chez moi, demain soir... Si vous n'avez rien de prévu, bien entendu. Je ne travaille pas le dimanche soir, donc je pourrai passer la soirée à discuter avec vous sans problème.

— Oh! Je suis surprise... Je ne croyais plus recevoir de vos nouvelles! Il y a plus d'une semaine que nous nous sommes vus, déjà.

— Je sais, j'ai été plutôt occupé. Mais je tente ma chance, maintenant.

Elle se délecte du moment. Le laisse mariner encore un peu. Si c'est trop facile, il ne sera pas conscient de ce qu'il gagne. Encore une seconde. Éternité. Garder une voix neutre.

— Hum... Pourquoi pas? Je n'ai rien prévu demain soir.

— Parfait! Je vous envoie les indications pour vous rendre chez moi par message texte. Disons dix-huit heures?

— D'accord! À demain!

— À demain Lylie!

Soupir de soulagement. Un moment, il a cru qu'elle refuserait. Il envoie un court message à son père, pour qu'il puisse venir le rejoindre au bon moment.

*Demain. 18h.
Arrivez pour 20h30.
Serai prêt.*

Maintenant, les préparatifs. Il faut apprêter la maison. Aspirateur. Lavage de plancher. Changement des couvertures sur le lit. Enlever toute trace de poussière. Penser au menu. Il se demande ce qu'il pourrait concocter pour le repas. Il ne faut pas que ce soit trop

long à manger. Pourquoi gaspiller? Normalement les somnifères prennent quelque temps à faire effet. Sans compter qu'il faut que la dose soit assez forte pour agir. Donc, quelque chose de bon, mais qui ne prend pas deux heures à manger. Pas d'entrée. Dessert qui peut être mis au congélateur. Une salade? Des pâtes? Des steaks?

Mick y réfléchit tout en frottant la maison de fond en comble et en s'assurant que tout ce qui doit être caché le soit. Ça y est. Il a trouvé. Magrets de canard, purée de patates douces, légumes caramélisés, sauce au porto, salade garnie de légumes marinés. Une bonne bouteille de vin. Un *Torres* fera l'affaire. Le goût prononcé de ce type de vin camoufle si bien celui des somnifères.

Petite vérification de l'angle de ses trésors, derrière le miroir de sa chambre. Tout est parfait. Les instruments sont prêts, dans le tiroir de la table de chevet. L'ancre du fauve est prêt.

C'est le moment d'aller chercher les ingrédients pour une soirée inoubliable. Un rugissement gronde dans les entrailles du prédateur.

En préparant la mise en place du souper, Mick repense à la superbe visite surprise de Lylie. Une femme de cette trempe mériterait quelque chose de spécial. Il réfléchit à ce qu'il pourrait faire de plus pour honorer ces yeux incroyables. Pour profiter de chaque minute au maximum, pendant l'attente de l'effet des somnifères. Elle semble s'y connaître en littérature. Elle a parlé brièvement de ses goûts en matière de livres. L'horreur. Il

pourrait peut-être la tester avec un ou deux extraits de son Sade préféré? Ça pourrait ajouter à l'excitation du départ.

CHAPITRE 16

ROMANCE

Lylie sonne à la porte de Mick. Trépigne d'impatience. Regarde la magnifique maison qui lui fait face. Plein pied. Grandes fenêtres. Extérieur blanc, toit noir. Terrain qui semble s'étendre à l'infini. Elle entend l'eau qui coule doucement à l'arrière. Vraiment joli, avec ces massifs de fleurs de toutes les couleurs qui encadrent si bien la devanture. Quand la porte imposante s'ouvre, elle a une hésitation. Comme une peur soudaine. Ce n'est pas coutumier pour elle. Plutôt agréable comme sensation. La soirée s'annonce intéressante.

— Bonsoir, belle créature!

Sourire de tombeur.

— Bonsoir, Mick!

Elle l'embrasse et entre en le frôlant doucement, laissant son parfum vanillé le chatouiller aux narines. Elle lui tend le vin rouge qu'elle a apporté tout en observant les lieux.

— C'est charmant comme tout, ici! Qui aurait cru qu'une maison aussi belle pouvait appartenir à un gardien de nuit...

Elle rit, pour qu'il comprenne qu'elle le taquine gentiment.

— Je t'ai apporté un de mes vins préférés, histoire que tu me connaisses un peu mieux ... On peut se tutoyer maintenant, je suppose?

— Bien entendu!

Il regarde la bouteille d'un peu plus près.

— Je ne le connais pas, celui-là... mais j'avais aussi pensé à vous, pardon, à TE faire goûter à mon vin préféré... Il aère déjà dans la carafe...

— Et si nous goûtions chacun celui de l'autre? De cette façon nous pourrions nous découvrir un peu plus, tous les deux?

— J'adore ton idée!

Mick sert deux coupes de vin, une de chaque cru, et en tend une à Lylie. Regard perçant. Sourire. Le fauve attend.

Elle porte le verre à ses lèvres. Ses yeux s'illuminent. Elle laisse échapper un son de pur bonheur qui résonne comme une victoire aux oreilles du prédateur.

— À notre rencontre, qui s'annonce si bien!

— À nous!

Ils boivent en silence quelques secondes. Le nez de la jeune femme bouge tout à coup dans tous les sens.

— Mais qu'est-ce qui sent si bon?

— Magrets de canard, ma chère!

— Wow! Je suis tombée sur un homme qui sait cuisiner? Ça, c'est nouveau!

Elle s'assoit et regarde Mick s'affairer dans la cuisine, tout en buvant lentement et en jetant des coups d'œil par la fenêtre, vers cet immense terrain verdoyant. Mick dépose une assiette devant elle. Surprise. Tout a l'air à point. Sent délicieusement bon.

— Tenterais-tu de me séduire, ce soir, par hasard?

— Je crois bien que ton regard m'a déjà séduit, quand tu m'as rendu cette petite visite au boulot, l'autre nuit! C'était la première fois qu'une femme faisait un tel effort pour obtenir mon attention... Vraiment très efficace!

Clin d'œil. Ils mangent lentement, savourant chaque bouchée. Échangent sur tous les sujets. Atmosphère langoureuse. La tension se fait de plus en plus palpable. Lylie joue le jeu de la séduction. Une lionne chassant sa proie. Le traqueur devient la proie de son assaut de charme. Il n'en a cure. Le vin est bon. La nourriture excellente. *Jazz* en sourdine. L'ambiance prend peu à peu un tour étrange. Tous deux ne cessent de trinquer, comme pour forcer l'autre à boire un peu plus. Lylie est étourdie. Douce ivresse. Le vin doit faire plus d'effet qu'à la normale. Il doit être plus fort. Elle ne peut s'arrêter. Mick doit prendre toute la bouteille qu'elle lui a donnée.

Lui sent sa bouche pâteuse. Alourdie. Quelque chose cloche. Ses idées s'embrouillent, mais la jeune femme semble aussi éméchée que lui, alors il continue. Il aura bien le temps de se remettre lorsqu'elle dormira. Le plan fonctionne.

Le moelleux au chocolat servi, Lylie commence à avoir une conversation saccadée. S'évanouit. Il était temps. Mick se lève difficilement. Les préparatifs doivent commencer. Ses gestes sont lents. Si lents. De plus en plus lents.

— Mais qu'est-ce qui se passe?

Il a à peine le temps de s'asseoir qu'il s'évanouit à son tour.

CHAPITRE 17

AMÈRES COÏNCIDENCES

Le père de Mick se tient raide devant la porte. En colère. N'aime pas attendre. Il a déjà frappé quatre fois. Sans réponse. Il jette des regards nerveux sur la petite *Echo*, dans l'allée. En espérant qu'il ne soit pas trop tard. Il se décide enfin. Tourne la poignée. Entre.

Quelque chose ne va pas. Une sirène d'alarme retentit dans sa tête. Il fonce vers la chambre. Personne. Rien n'est en place. C'est impossible que Mick ait déjà tout nettoyé. Que se passe-t-il donc? Il fait le tour des lieux. Revient vers la cuisine. La dépasse. Un tremblement sinistre au cœur. Il entre lentement dans la salle à manger.

Stupeur. Ils sont là. Tous les deux. Endormis. Écroulés sur les restes du repas. Deux bouteilles de vin vides entre eux sur la table. Le père regarde plus en détail. Il n'en revient pas. Comment ont-ils fait pour se retrouver?

Il aurait dû envisager que ça arriverait un jour ou l'autre. Il n'est pas prêt. Il n'a jamais réfléchi à cette éventualité. Comment vont-ils prendre la nouvelle? Ce sera plus facile avec Lylie. Elle l'aime tellement. Il est vrai qu'elle ne se rappelle pas tout. Mick. Lui.

Se souvient. Il se rebelle souvent. N'accepte pas les conseils. Pas les siens. Il repousse son autorité. Le rêve lui ramène sans cesse les souvenirs.

Il était inévitable que ces deux-là soient attirés l'un vers l'autre. Ils se ressemblent tellement. Des forces de la nature. Capacités étonnantes. Âmes magnifiques. Des âmes sœurs.

Et leur regard. L'intelligence qu'il contient. Le père n'en revient pas de cette coïncidence. Il avait bien pensé les réunir un jour. Très lointain. Mais pas tout de suite. Pas maintenant. Pas encore.

Il est trop tard. Ils se sont trouvés tous seuls. Sans son aide. Il faut réfléchir. Vite. Comment leur annoncer la nouvelle? Comment vont-ils réagir?

Le père ne veut pas les perdre. Il les aime. Malgré tout. À sa manière.

Il regarde l'heure sur l'horloge, au mur. Il y en a encore pour un moment. Il nettoie lentement la cuisine. La vaisselle. Sors un pichet d'eau fraîche et des verres propres. Sans somnifères. Les moelleux ont refroidi. Ils seront tout de même délicieux. Il connaît les capacités culinaires de son fils. Son beau grand garçon. Apprendre à cuisiner tout seul, c'est un exploit. Surtout que sa mère n'a pas eu le temps de le lui apprendre et que lui-même n'a jamais eu la moindre envie de l'enseigner. Ensuite.

Du mouvement. Ils commencent à se réveiller. Ses enfants.

CHAPITRE 18

LA FIN D'UN RÈGNE

Mick regarde l'heure sur l'horloge. Encore quarante-cinq minutes. Tout est presque prêt. Il ne reste qu'à mettre le saumon au four. Le *BBQ* cuit doucement les légumes. Feu indirect. Cuisson lente. Goût rehaussé. La table est mise. Les trois couverts luisent sous la lumière des chandelles. Repas de famille. Musique *Blues* en sourdine. Il jette un coup d'œil à son téléphone.

Ce soir. Tu as raison. Ça ne peut continuer.

On se rejoint à 19h.

Il se rappelle de sa conversation. Il a dû user de tous ses charmes pour la convaincre. Un souper de famille s'impose.

Déjà un mois depuis la fameuse nuit où ils se sont presque entre-tués. Leur père est arrivé juste à temps. Que se serait-il passé s'ils s'étaient réveillés avant son arrivée? Comment savoir? Qui aurait gagné? Il ne le saura jamais. La colère est encore reine dans

son esprit. Il doit faire face. Ce soir est la première réunion qu'ils auront tous les trois. Un bruit dans la cour. Une voiture. Lylie. Elle est là. En avance. Elle frappe à la porte et entre.

Se sachant attendue. Sourire gêné,

— Bonsoir Mick!

— Bonsoir Lylie... Comment vas-tu?

— Je pourrais me sentir mieux... mais il faut croire qu'on doit faire face à la situation.

— C'est exactement ce que je me disais avant que tu arrives. Tu veux un verre?

— Ça va, j'ai apporté mon propre vin...

— Je comprends! Je prendrai aussi le mien... Père devrait arriver d'ici une quinzaine de minutes... Il essaie toujours d'arriver à la seconde près...

— Je sais... Il est très à cheval sur les principes...

— Oui... mais pas sur tout, malheureusement!

Le silence s'installe alors que le frère et la sœur boivent en silence. Appréhendant ce qui suivra. Dès que l'horloge indique dix-neuf heures, la porte d'entrée s'ouvre. Des pas autoritaires s'approchent de la cuisine, sans se presser.

— Bonsoir, mes enfants!

Le regard du faux père est brillant. Rempli, pour la première fois, d'hésitation. Crainte de ce qu'il verra dans le visage de ses tout-petits. Mick et Lylie ne sont pas dupes. Mathieu est un manipulateur aguerri. Ils en sont la preuve. Ils répondent tout de même en chœur.

— Bonsoir Père...

Mick se lève pour mettre une bouteille neuve du cognac préféré de son père sur la table, près de son verre. Il met le saumon au four et va vérifier les légumes qui sont toujours sur le grill. Tout prétexte est bon pour se donner de la contenance. Il n'avait pas prévu le regain d'adrénaline qui s'est infiltré dans ses veines à la vue de celui qui a assassiné sa mère adorée, pour offrir à l'enfant qu'il était un avenir de sang et de solitude. Est-ce que Lylie a eu le même sentiment? Il la regarde en entrant à nouveau dans la salle à manger.

Son regard est figé. Elle ne bouge pas. Ne sourit pas. Ne parle pas. Elle semble être à nouveau sous le choc des images qui défilent dans sa tête. Mick les lui a montrées lors de leur dernière conversation. Leur père garde toujours des vidéos de ses meurtres. Mick n'a eu qu'à entrer chez lui pendant qu'il jouait au golf pour les retrouver. Cachées derrière le faux mur du salon. Mettre la main sur la bonne carte mémoire, intitulée *Ma fille*, pour repartir prestement. Après l'avoir copiée. Bien sûr. Il aurait vu tout de suite qu'elle manquait sinon. Mathieu l'a sûrement regardée plusieurs fois depuis les révélations. La sienne aussi. Le père se racle la gorge. Signe avant-coureur d'une prise de parole importante.

— Les enfants, je suis vraiment heureux que vous ayez accepté de faire ce petit dîner en famille...

— Père, c'était mon idée, vous vous rappelez?

— Oui, Michael, je sais. Ce que je voulais dire, c'est que c'était une bonne idée.

Les poings de Mick sont fermés, derrière son dos. Ses ongles propres et courts lui entrent dans les paumes. Rappel du plan de la soirée. Il ne faut pas éclater. Rester calme. Surtout, rester calme. Lylie, elle, ne dit toujours rien. Son visage est livide. Le père la regarde de temps à autre. Il n'ose pas s'adresser à elle directement. Il ne sait pas qu'elle a tout vu. Meurtre violent d'une mère aimante.

— Le cognac est très bon Michael, comme toujours!

— Je sais exactement ce que vous aimez, père. Le nom du cognac, son âge et la température pour vous le servir... vous m'avez bien dressé!

— Quel vilain mot, Michael! Tu n'es pas un chien!

— Bref, je dois servir le repas...

Le père soupire. Les belles images qu'il s'était faites sont loin d'être réalisées.

Ils mangent en silence pendant un moment. Après une trentaine de minutes de silence, le père laisse tomber sa fourchette. Le bruit les fait tous sursauter. Il se penche pour la ramasser, mais ses doigts n'arrivent pas à agripper le manche. Incompréhension totale. Visage perplexe. Impassibilité de la descendance. Ses gestes sont imprécis. Maladroits. Alors les deux orphelins se lèvent d'un seul mouvement. Rictus mauvais. Visages transparents. Haine évidente. Surtout Lylie. Sa hargne est visible à des kilomètres. Toute la retenue qu'elle a utilisée pour rester de marbre s'est envolée. Elle gifle son père à toute volée. Lui accroche la joue avec son ongle. Estafilade sanguinolente.

— Comment tu as pu lui faire ça? Ma mère ne méritait pas ça! Comment tu as pu nous faire ça, à nous? Tu as fait de nous des monstres! Tu nous as forcés à tuer

encore et encore pour te rendre fier... Fiers de quoi au juste? D'être les enfants d'une abomination comme toi?

— Lylie, s'il te plaît! Comment sais-tu? ...Michael? C'est toi qui le lui a dit, n'est-ce pas? Mais... qu'est-ce que tu m'as fait? Je ne dors pas, je n'ai donc pas pris de somnifères...

— Non, père. Juste un petit quelque chose qui paralyse temporairement votre corps, sans atteindre votre capacité à parler, ou votre esprit... Le temps que l'on puisse dire ce que nous avons à dire, du moins.

— Quoi? Mais je vous aurais écoutés...

— Pas jusqu'au bout... Voyez-vous, ce soir, c'est votre tour!

— Mon tour de... QUOI??? Vous voulez tuer votre propre père, maintenant?

— Vous avez bien tué nos mères... Et je me permets de vous dire une chose... VOUS N'ÊTES NI NE SEREZ JAMAIS NOTRE PÈRE! Vous êtes simplement le salopard qui s'est donné le droit de briser nos vies, afin de vous octroyer le rôle de père.

Lylie regarde l'homme qu'elle a tant aimé avec rage.

— Tu ne mérites même pas que je te parle. Tu es la pire chose qui me soit arrivée dans ma vie... Je ne peux croire que tu m'aies forcée à t'aimer comme une fille, toi qui as détruit ma famille!

— Lylie, s'il te plaît! Tu sais que je t'aime! Tu es ma fille, ma petite princesse...

— Pff! Je suis le jouet du moment... Le petit chien que tu as choisi de dresser, tout comme Mick! Et il a toujours détesté que tu l'appelles Michael! C'est le nom

que sa mère et son père lui ont donné... TU N'ES PAS SON PÈRE! Ni le mien, d'ailleurs! Tu ne mérites pas de vivre. Je te déteste de tout mon cœur, tu entends? Tu es déjà mort pour moi!

Mick la prend dans ses bras. Les larmes ruissellent maintenant sur ses joues. Sa colère est immense. Incommensurable. Irrépressible. Le regard du père change subitement. Il sait qu'il ne peut rien faire ou dire pour changer ce qui se prépare. Abdication.

— Les enfants, Je vous en prie... J'ai une dernière requête... Je ne vous demanderai pas de m'épargner... De toute évidence ça ne servirait à rien! Pouvez-vous m'accorder un seul souhait, s'il vous plaît?

— Nous sommes des génies, maintenant!

— Lylie, du calme... nous pouvons au moins écouter ce qu'il a à dire...

— Promettez-moi de rester là, l'un pour l'autre!

— Pardon?

— Ne vous entre-tuez pas, je vous en prie! Vous aurez besoin l'un de l'autre pour faire face à la vie. Vous êtes votre seule famille, maintenant...

Mick et Lylie se regardent... Il hausse les épaules, elle hoche de la tête.

— D'accord, nous ne nous tuerons pas l'un l'autre!

Mathieu soupire encore. Les regarde une dernière fois. Puis ferme les yeux.

— Allez-y!

Lylie se jette sur son père des vingt-quatre dernières années, un couteau à steak à la main. Le poignarde de toutes ses forces. Encore et encore. Passoire vivante. Vie qui s'échappe par les trous laissés par l'arme de colère. Elle le poignarde pour les hommes qu'elle a assassinés pour lui. Elle poignarde le monstre qui a tué sa mère. Elle éviscère celui qui lui a fait obéir aux règles. Elle découpe la chaire de celui qui lui a fait oublier les bras aimants de sa mère. Elle poignarde les souvenirs heureux avec lui. Elle poignarde les mensonges. Rien n'était réel. Sa vie est un mensonge. Elle poignarde sa propre vie.

Et elle pleure. Elle pleure pour lui. Elle pleure pour elle-même et sa peine. Elle pleure pour Mick qui a souffert encore plus. Pour Mick qui a été battu à répétition pour apprendre le respect. Pour Mick qui n'a jamais été heureux. Mick qui vivait dans une réalité beaucoup trop sombre. Noire. Horrible.

Mick lui prend doucement le couteau. La prend dans ses bras. Regarde une dernière fois celui qu'il a haï. Qu'il a haï et aimé, d'une certaine façon. Sa mère est vengée. Celle de Lylie, aussi. Il ne reste plus rien de l'homme fier et despotique qui a fait de sa vie un enfer.

Bonne chose. Il peut bien pourrir. Il faut trouver un moyen pour ne pas le laisser reposer en paix. La crémation est trop douce. Il doit être dévoré par les vers jusqu'à la fin des temps. Sous un massif de fleurs. Celles qu'il détestait le plus au monde. Des œillets. Il les avait en horreur. Beaucoup d'engrais. Pas de vue sur l'eau. Vue sur le garage. Le côté qui n'est pas terminé sera parfait. Il n'arrêterait pas de critiquer ce mur. La vie va pouvoir changer.

CHAPITRE 19

FINAL

Mick regarde Lylie. Comme elle est belle. Le sang frais du jeune couple est encore étalé sur son corps nu. Le choc est toujours aussi présent dans son esprit. Sa sœur adoptive! L'idée n'a pas encore fini de faire son chemin. La colère gronde encore en lui. Leur « père » leur a interdit de s'entre-tuer. Dernier souffle laborieux. Éclat de peur de voir l'œuvre d'une vie partir en poussière. Il la regarde à nouveau.

Elle prend les pinces à escargots. Retire un à un les quatre globes oculaires des amoureux morts main dans la main. Ultime tentative pour rester ensemble. Le bleu presque blanc de ceux de la femme font contraste avec ceux couleur tempête de l'homme. Lylie a fini par comprendre le point de vue du frère sur le sujet. Réticence soumise. Elle a l'habitude de suivre les règles. Une fois engorgés de formol, les perles océanes retrouvent leurs comparses sur l'étagère, qui se remplit rapidement. Le travail d'équipe fait des ravages. Prédateurs chassant en symbiose. Les regards à jamais figés sont orientés vers le lit. C'est la loi de la maison.

Leur père serait fier d'eux. Ils ont triplé le nombre d'yeux en moins de deux mois. Ils vont d'ailleurs devoir agrandir le coffre au trésor. L'espace commence à manquer. Efficacité redoutable. Lylie passe à côté de Mick. Il l'attrape et la tient devant lui.

— Tu sais que tes yeux sont les plus beaux? Aucun de ceux sur cette tablette ne les égale. Ton âme est la plus belle!

Un éclair passe dans les yeux du fauve. S'intensifie. Lylie l'embrasse goulûment. Laisse sa main descendre dans une caresse concupiscente. Elle est heureuse de voir qu'il réagit à chaque fois. Le membre dresse sa glorieuse majesté sans pudeur. La bouche fiévreuse. Pressante. Le corps écrasé contre le sien. Sa main droite entame un va-et-vient sur la verge durcie à son maximum. Rocher phallique impudent. Elle s'étend sur le lit sans le lâcher. Prête à tout. Elle sait ce qu'elle veut. Mick s'arrête une seconde. Prend religieusement son exemplaire du Marquis de Sade et le dépose délicatement loin des fluides qui s'étendent à ses pieds. Revient à la femme qui n'a pas lâché son corps des yeux.

Les corps suspendus au-dessus d'elle. Magnifique tableau digne de grands peintres. Le sang s'écoule encore lentement. Derniers soubresauts d'une vitalité éteinte. La couche est maculée de rouge. Lylie n'en a cure. Sa main gauche fouille déjà sa moiteur. Puit brûlant débordant de désir urgent. Mick se penche sur elle. La prend à la gorge. Lui malmène la poitrine. La pénètre violemment. D'un seul coup. Vibration vrillant les corps.

Les membres des victimes les frôlent, emportés par l'élan imposé par le bassin ravageur. Des lambeaux de chair traînent tout autour. Qu'à cela ne tienne. Le frère et la sœur ne s'en préoccupent pas.

Le goût du sang est dans leur bouche. L'odeur, dans leur nez. La couleur, sur leur peau. Leur ébat devient de plus en plus endiablé. Animal. Primal.

La tigresse rugit. Le lion grogne.

Et ils jouissent en même temps. En un seul cri.

Lylie est heureuse. Ils ne seront plus jamais seuls. Plus maintenant. Elle a trouvé sa moitié. Âme sœur dont la recherche est terminée. Aboutissement final. Elle se relève sans presse. Prenant plaisir à la sensation du sang qui ruisselle sur sa peau, mélangé au vent léger venant de la fenêtre de la cuisine. Humidité rafraîchissante.

Mick la regarde. Une lueur indéfinissable dans le regard. Elle est si belle. Ses prunelles flamboient dans son visage rougi par la jouissance et le sang. Un bleu si puissant. Étincelant. Elle s'étire comme une lionne sous les yeux scrutateurs. Une idée ne cesse de flotter dans sa tête. Impossible à chasser.

Le jeu n'est pas terminé.